

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 550—SAMEDI. 17 NOVEMBRE 1894

BERTHIAUME & SABOJRIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

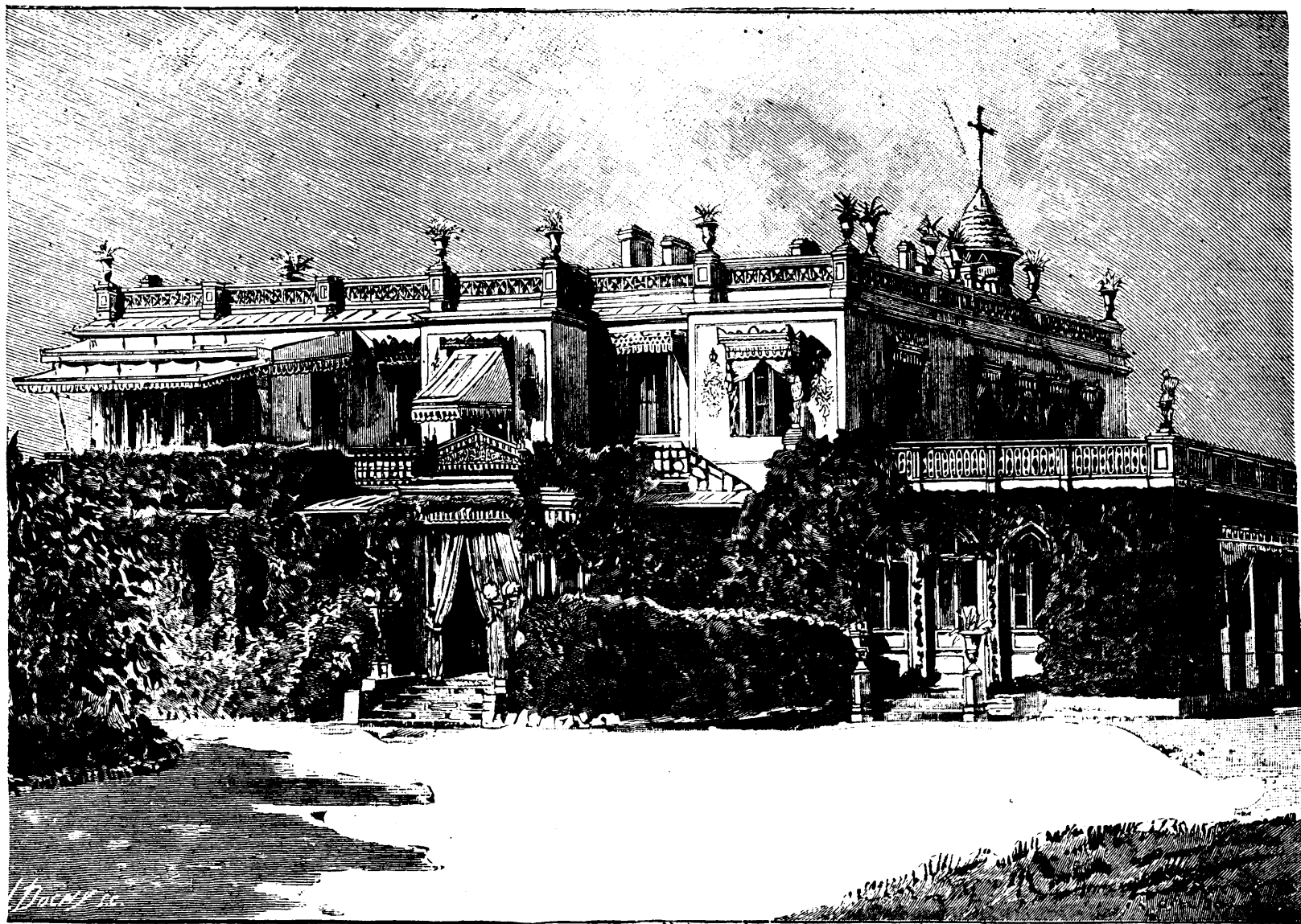
La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



NICOLAS II, LE NOUVEL EMPEREUR DE RUSSIE



LA PRINCESSE ALIX DE HESSE. LA FUTURE IMPÉRATRICE DE RUSSIE



LA MORT DE L'EMPEREUR DE RUSSIE—LA RÉSIDENCE IMPÉRIALE DE LIVIADIA

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 17 NOVEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE — En'ra-Nou, par Léon Ledieu. — La main de cuire, par Benjamin Su'te — Carnet du *Monde Illustré*. — Les funérailles de M. Mercier — Les merveilles de l'architecture, par P. Colouzier — Poésie : Alleluia, par Albert Ferlat d — Nouvelle : L'enfant trouvé, par Philipe Darlow. — Pluie et soleil, par Roger. — Usages et coutumes, par Ann Se'ph. — Carnet de la cuisine. — Poésie : Nouvel automne, par L. Mann. — Feu M. Jones. — La guerre en Asie, par P. C. — Nos gravures : Le nouvel empereur de Russie ; La princesse Alix de Hesse ; Le château de Livadia — Pour les dames : Les modes d'hiver — Le jeu d'échecs — Choses et autres. — Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Kmi e Richebourg.

GRAVURES — Portraits : Nicolas II, empereur de Russie ; La princesse Alix de Hesse, la future impératrice de Russie. — La mort de l'empereur de Russie : la résidence impériale de Livadia — Les funérailles de l'honorable M. Mercier : Le commencement du défilé ; Le chariot des fleurs ; Le catafalque à l'église du Gesù ; Le caveau de la famille Mercier au cimetière de la Côte-de-Neige ; Chapelle dans la résidence de M. Mercier ; Residence de M. Mercier — Portrait de M. Jones. — Le Colisée. — Le Parthénon.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour équilibrer les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



HISTOIRE nous dit que Ptolémée II, roi d'Égypte fut surnommé *Philadelphie* (ami de ses frères), justement parcequ'il se fit remarquer par ses actes anti-fraternels. Nous savons, en effet, qu'à peine monté sur le trône, il fit tuer Arsène, son plus jeune frère et qu'il exerça de violentes persécutions contre les autres.

Son petit-fils, Ptolémée IV, aussi doux que son grand-papa mérita le surnom de *Philopator* (ami de son père), parcequ'il fut soupçonné d'avoir empoisonné l'auteur de ses jours.

Ces sont des surnoms donnés par antiphrase et l'usage de cette figure de pensée ne semble pas avoir vieilli malgré son antiquité.

Nous appelons Ontario, notre voisine, la province *sœur* !

Ma sœur ! oh ! quel doux temps ce doux nom me rappelle !

* * La province d'Ontario est donc notre sœur, la sœur de la province de Québec, peut être

Comme le diable est le frère des anges.

Mais, puisque cette parenté est bien établie, usons de notre droit d'aïeule pour donner quelques conseils à cette blonde enfant qui semble vouloir, à tout prix, passer pour une petite vieille radoteuse et grincheuse.

PETITE SŒUR je ne sais qui a veillé à ton éducation ni quels sont tes conseillers, mais il est évident que l'on a oublié de t'enseigner bien des choses utiles et que les avis que l'on te donne ne sont pas toujours bons.

Ainsi, tu sembles ignorer l'importance de connaître la langue française, alors que dans tous les pays on s'applique à l'apprendre ne fût-ce que pour ne pas paraître trop inférieurs aux enfants de la vieille Gaule et pour mieux penser.

Ce que l'on fait ailleurs par goût, par amour du beau et du bien, tu devrais le faire par nécessité et dans ton propre intérêt.

S tu avais appris la langue de Victor Hugo, vois-tu, mignonne, un de tes magistrats n'aurait pas refusé l'autre jour d'endosser un mandat d'arrestation, — rédigé en français par un de nos juges, — sous prétexte qu'il n'en comprenait pas un traitre mot.

Ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive et, si messieurs les voleurs bénéficient de cette manière d'agir, le bien public en souffre et tu dois trop aimer ta grande sœur pour lui jouer longtemps des tours de ce genre.

Si Québec, la jolie, — c'est ainsi que l'on me nomme tu ne l'ignores pas — usait de représailles et si nos magistrats renvoyaient avec le même sans-gêne les mandats de tes juges, sais-tu bien que les grandes routes ne seraient bientôt plus sûres et que tu pourrais t'en repentir.

Rassure-toi, on ne le fera pas, le peuple ne doit pas souffrir de tes petits travers, mais à titre d'innée et de bonne amie, je crois qu'il est de mon devoir de t'avertir de ce qui se passe chez toi, car j'ai suis certaine que l'on te cache bien des choses.

* * Je sais, ma gentille, que tu reçois les journaux de ton pays, que tu es même un peu fière du grand format et du nombre des feuilles de tes papiers-nouvelles.

Ne te fie pas aux apparences. La plupart de tes journalistes, — pas tous, il y en a de bons, — ont une marotte, c'est d'essayer de manger un peu trop de français.

Je dis essayer avec intention, car ce genre de nourriture ne leur va pas du tout ; ils la digèrent mal et, comme tous les dyspeptiques, deviennent méchants sans savoir pourquoi.

Rappelle-leur le dicton : " Bon estomac donne bon cœur ; dis leur donc de s'occuper un peu plus de leurs affaires et pas autant des nôtres, de dire à leurs lecteurs de ne pas tant hypothéquer leurs propriétés et d'avoir une petite dette publique, de ne pas tant faire parade de leur ignorance, etc, etc. Va, il y aurait beaucoup à dire.

Te souviens-tu, petite, de ta prime jeunesse, quand je te disais souvent de veiller sur ta toilette et d'avoir une robe un peu moins riche et un japon un peu plus propre.

Tu n'as jamais eu soin de tes jupons. Les hommes sont un peu comme les enfants qui, recevant une poupée neuve, admirent un instant la robe et la retroussent bien vite pour savoir ce qu'il y a dessous ; les hommes, dis je, ne se fient pas à ta richesse apparente, ils vont au bureau d'enregistrement et demandent des certificats qui leur donnent l'assurance de ta solvabilité. Cette assurance, ils ne l'obtiennent pas toujours.

* * Sœurette, veux-tu voir les résultats d'une bonne éducation.

Tu sais que j'ai des petits anglais, de par le second mariage que j'ai contracté en 1763 — ce n'est peut être pas ce que j'ai fait de mieux — et que j'ai veillé sur eux comme sur mes enfants issus de mon union avec les lys de France, eh bien, regarde les, n'est-il pas vrai qu'ils ne ressemblent pas tout à fait aux tiens ?

Mes fils anglais parlent presque tous français, ils sont instruits, n'essayeront pas de manger leurs frères, leur digestion est excellente, leur tête so-

lide, le cœur est bon et tous vivent en paix avec mes enfants du premier lit.

Cet accord n'est il pas heureux ?

Quelques-uns, me diras-tu, ont un peu mauvaise tête, dissipés et parlant à tort et à travers, c'est vrai, mais, dans une famille aussi nombreuse, il faut s'attendre à voir quelques petits mauvais sujets et mieux vaut être trop indulgente que trop sévère.

Ontoriette, m'a mie, certains de tes pasteurs ont trop de vertu et, il en est de cela comme de toutes les bonnes choses, " pas trop n'en faut "

Un de ces prédicants — animé des meilleurs intentions — disait dernièrement à ses ouailles :

" Les lignes qui séparent le monde du Christ sont clairement tracées ; pendant qu'une réunion, a lieu dans cette église pour attirer le peuple au Christ, on a une autre assemblée à l'hôtel de ville, pour organiser un carnaval à Ottawa. Le carnaval c'est le monde, la chair et le diable. J'espère que pas un chrétien ne donnera un centin pour cela. Avez-vous jamais vu une âme convertie par le carnaval ?

Non, monsieur le pasteur, pas plus que nous n'avons vu de conversions opérées par le tire-bouchon.

Et cependant le tire-bouchon est un petit instrument très utile qui sert à déboucher aussi bien les flacons de remèdes que les bouteilles de whiskey. Tout dépend de la manière de s'en servir.

C'est toujours l'histoire des langues d'Esopo ; — un gaillard qui avait de l'esprit comme un bœuf qu'il était. Quoi de meilleur que la langue, quoi de plus mauvais ?

J'ai eu mon carnaval, l'hiver dernier, à Québec, et je t'assure que le résultat en a été excellent — Cela a donné un petit coup de fouet aux affaires, du travail aux ouvriers, du pain aux besogneux et du plaisir à tout le monde. Quand à la morale, elle n'a pas reçu plus d'accrocs qu'en tout autre temps, et le diable, trop habitué à la chaleur, sans doute, n'a pas visité notre château de glace.

Peut-être aussi cette abstention de sa part a-t-elle eu pour cause que personne n'est monté en chaire pour annoncer qu'il viendrait.

Ce pauvre diable, on le met à toutes les sauces et même à la glace, ce qui doit le rafraîchir assez singulièrement, mais, pour moi, je t'assure que, fidèle au principe qu'il faut avoir des amis partout, je me suis toujours bien gardée de dire du mal de lui. Qui connaît l'avenir ?

Dis donc à ton pasteur de prêcher l'amour de Dieu plutôt que la peur du diable, cela vaudra mieux.

* * Un autre de tes enfants, M. Ewans, je crois, étant allé dernièrement à Rimouski, n'a pas manqué de raconter ses impressions de voyage, tout comme s'il était un Stanley, et c'est dans un de ses articles que j'ai pêché la phrase suivante :

" J'ai remarqué que les Canadiennes-Françaises gémissaient beaucoup en parlant, et je crois que plus tard presque toutes les actrices du Nouveau-Monde seront des Canadiennes.

Dear ! On vante partout l'attitude, le calme et le rôle de tes filles ; si tu le veux bien, elles serviront de femmes de chambre à mes petites comédiennes.

* * Petite, je deviens ennuyée avec mes conseils, n'est-ce pas, mais laisse moi t'en donner un dernier avant de clore cette épître.

Tâche de faire passer à tes enfants cette mauvaise habitude de crier en parlant des miens : " Hou ! hou ! voici le loup ! Hou ! hou ! le vilain ! "

Ce n'est pas joli du tout, s'ils continuent, ils passeront pour des maïs élevés et feront beaucoup de peine à leur gentille maman.

Au revoir, petite sœur !

* * J'ai cité tout à l'heure Esopo et ce qu'il dit de la langue peut s'appliquer au théâtre ; cela dépend de l'usage qu'on en fait.

Or, voici le théâtre français parfaitement acclamé chez nous et personne ne s'en plaint, peut-être, que les marchands de whiskey qui en souffrent réellement.

Ce résultat, si étrange qu'il puisse paraître au premier abord, est cependant parfaitement logique et j'ai été forcé de me rendre à l'évidence après avoir puisé des renseignements à bonne source.

—Voyez-vous, m'ont dit plusieurs personnes, nous avions l'habitude d'aller le soir, après souper, faire une partie de cartes chez l'un ou chez l'autre, à tour de rôle. On prenait quelque chose, parfois trop, l'occasion et la bouteille s'y prêtant, et cela finissait par être assez coûteux. Vous me direz qu'on aurait pu se dispenser de boire, mais, voyons, vous le savez :

Les Canadiens n'ont pas si fous
De se quitter sans boire un coup.

Eh bien ! depuis que nous avons le théâtre, on a supprimé le coup et on ne va presque plus chez l'hôtelier du coin. Nous gardons notre argent pour aller passer une soirée de temps en temps au spectacle.

Nous entendons bien parler notre langue, nous nous amusons et je vous avoue que j'aime mieux entendre un gentil opéra comique ou une jolie comédie que de passer ma soirée à boire du gin et à dire, *passé dix de mieux*, etc.

Le lendemain, je n'ai jamais mal aux cheveux et je n'en travaille que mieux.

Chez nous, on fredonne un refrain ou l'on chante une romance, et toute la maisonnée est en gaîté.

* * Montréal a son théâtre français depuis deux ans, mais Québec, "la retardataire," n'a pas mérité de reproches cette fois. Elle a son théâtre aussi, une bonne troupe, et l'on y joue fort convenablement.

Là aussi le résultat est bon, telle scène d'un drame ou même d'une opéra remue souvent le cœur d'un homme insensible aux remontrances les plus justes, et c'est là un des faits qui prouvent le mieux l'utilité du théâtre.

Je disais que Québec a une bonne troupe, j'aurais même pu dire avec raison qu'elle est de beaucoup supérieure à ce que l'on peut exiger pour les prix d'entrée, car ce dernier point doit toujours entrer en compte quand on parle théâtre.

LA MAIN DE CUIVRE



Un ami qui demeure à Ottawa dans l'Etat des Illinois, m'adressa, l'an dernier, un journal où se trouvait le compte-rendu d'une fouille de cimetière exécutée dans le voisinage de *Starving Rock*, neuf milles au-dessus de la ville d'Ottawa.

Le rocher en question est situé sur le côté gauche de la rivière Illinois ; il mesure de hauteur cent vingt-cinq pieds coupés à pic ; sa surface est d'à peu près un acre. On parvient au sommet de cette grosse table par une rampe taillée dans la pierre.

Cavelier de la Salle, voyant cette forteresse naturelle, donna instruction à Henry de Tonty de construire un fort sur le plateau, ce qui s'exécuta au printemps de 1680, et Tonty fut, durant une vingtaine d'années, le commandant du lieu. Remarquons cette circonstance et aussi le fait que le fort s'appelait Saint-Louis.

Dès 1684, il y avait toute une colonie de Français et de Sauvages autour du Rocher ou fort Saint-Louis. La Salle donnait des terres à ceux qui voulaient se livrer à la culture. Nous con-

naissions l'histoire des événements qui s'y sont passés.

Va sans dire que si l'on découvre des sépultures aujourd'hui, au pied du Rocher, c'est le cimetière français, aussi en a-t-on la preuve par divers objets, tels que boutons de métal, boucles de ceinturons, etc., qui sont exhumés avec des cheveux coupés courts et autres débris humains.

Mais voilà que le journal mentionne aussi une main de cuivre, à doigts articulés, que l'on aurait découverte auprès d'une poignée d'épée. Pour le coup ce devaient être la main et l'épée de Tonty. Cette nouvelle créa de la sensation. Le *Smithsonian Institute* ouvrit une enquête pour éclaircir l'affaire. Les journaux ne doutaient point qu'il ne fut question de reliques provenant de Tonty puisque les mains de cuivre sont très rares et de plus que Tonty était décédé au fort Saint-Louis ce que tout le monde peut savoir. Les conclusions s'imposaient.

On allait mettre en vénération la main et la poignée d'épée, parce que Tonty a une large place dans l'histoire des Illinois — lorsque j'envoyai à mon ami un billet ainsi conçu : "Tonty a quitté le pays des Illinois l'automne de 1699 pour se rendre à la Louisiane et se mettre sous les ordres de d'Iberville ; il n'a pas revu les Illinois ; il est mort en septembre 1704, au fort Saint-Louis de la Mobile, dans le golfe du Mexique ; c'est là que doit se trouver sa main de cuivre."

L'imposteur qui avait fabriqué la main ne doutait point du succès du stratagème et il était en train de vendre son bibelot un assez bon prix lorsqu'il eut connaissance du fort Saint-Louis de la Mobile, qui est à des centaines de milles du fort Saint-Louis des Illinois. Pressé de toutes parts par les gens indignés, il avoua sa tentative, qu'il qualifia de bonne farce tout simplement.

Ces sortes de farces, il faut le dire, réussissent très souvent ; les musées sont remplis d'objets de cette provenance. Les vrais archéologues sont rares et le peu qui en existe ne croient à rien de ce qu'on leur fait voir.

Le Rocher du fort Saint-Louis porte dans les livres écrits en anglais le nom de *Starved Rock* ou *Rocher Affamé*, mais je préfère l'appeler *Starving Rock* ou *Rocher de la Famine* parce qu'il doit ce nom à une bande d'Illinois qui y furent bloqués par les Pontéonatis et y moururent de faim, vers l'année 1765. Les Français le désignaient toujours comme le Rocher et fort Saint-Louis.

Quant à la main de cuivre, elle était célèbre. Plus d'un Sauvage en a senti le poids, car Tonty s'en servait avec une *maestria* remarquable pour coucher par terre les gens importants ou incommodes. Il avait eu le poignet droit coupé par une grenade, au siège de Messine, en Sicile, l'année 1677, étant au service de la France, et s'était muni d'une main de cuivre à doigts articulés qui lui permettaient de tenir une plume et de l'appliquer à différents autres usages.

Lorenzo Tonty, banquier de Naples, fut en quelque sorte le premier lieutenant de Masaniello dans la révolte de 1647, après quoi il se réfugia en France et créa la *Tontine*, genre d'assurance qui se pratique encore de nos jours.

Henry, son fils, avait dû naître à Paris, en 1648 ou 1650. De 1699 à 1704, il servit aux Illinois, sous la Salle, puis d'après les ordres de Frontenac ; ensuite il se plaça sous d'Iberville à la Louisiane, où il mourut. Il signait : *Henry de Tonty*.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le lieutenant gouverneur Chapleau a souscrit \$100 pour le monument Champlain.

* *

On compte au Japon 900 journaux, tous dirigés par les gens du pays même.

Le comité des douanes de la chambre française a voté en faveur de l'adoption du traité de commerce entre le Canada et la France.

* *

On dit que les habitants de Madagascar sont décidés à résister à la France par la force des armes. Une expédition militaire se prépare et va être prochainement envoyée contre cette île.

* *

Les funérailles du tsar Alexandre III auront lieu cette semaine, et le mariage de l'empereur Nicolas II avec la princesse Alix sera célébré quelques jours plus tard. On pense que, pour célébrer son avènement, le nouveau souverain accordera une amnistie à plusieurs condamnés politiques.

* *

Le 7 courant, la Chambre de Commerce du district de Montréal a offert un banquet de bienvenue à M. Kleczowski, consul-général de France au Canada. L'honorable M. Bowell, ministre du commerce, l'honorable M. Taillon, premier ministre de la province de Québec, et près de trois cents convives représentant l'élite du monde commercial et industriel de Montréal, assistaient à cette belle fête.

* *

Avec deux attractions de premier ordre comme *Le député de Bombignac* et *Mignon*, sans compter une reprise de *La Mascotte* et de *Supplice d'un homme*, cette semaine promet de compter parmi les plus remarquables de l'Opéra Français. Ce sera, sans contredit la meilleure depuis la réouverture de la saison, et nombre d'amateurs en sont déjà tellement convaincus, qu'ils écrivent de la campagne pour retenir des places.

Les artistes se sont imposés un travail considérable pour préparer ces grandes représentations, et on a lieu de s'attendre qu'elles seront justement appréciées par le public.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—D. P., Montréal.—Votre fantaisie poétique sera prochainement publiée.

J. T., Saint-Hyacinthe.—Votre sonnet paraîtra bientôt, avec illustration. Nous ne publierons plus de table de matière.

L. H., Montréal.—Votre élégie n'a pas été acceptée par la rédaction.

R. R., Ottawa.—Le premier conte accepté ; le deuxième refusé.

Esnophla.—Impossible de publier votre poésie : elle pêche trop contre les règles.

LES FUNÉRAILLES DE M. MERCIER

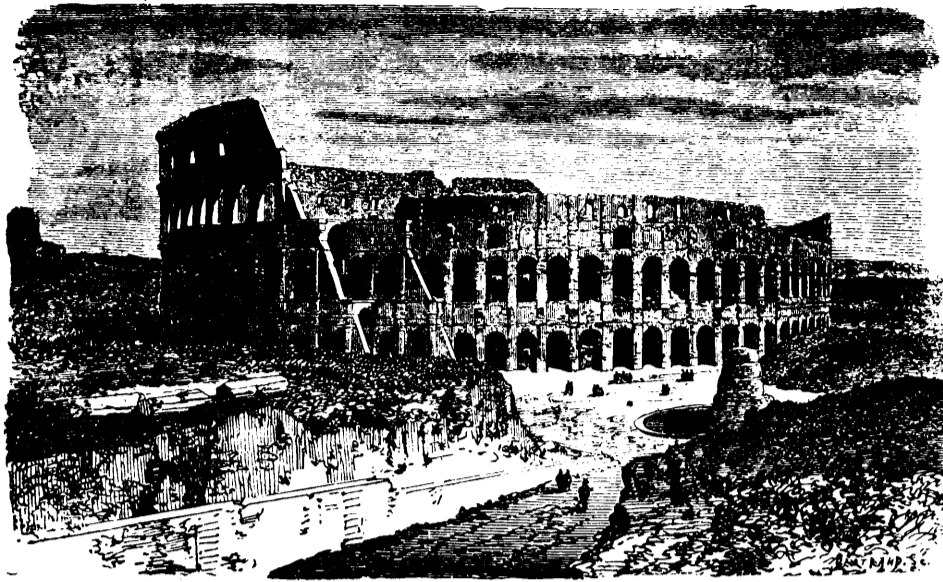
(Voir gravures)

Comme dernier écho des funérailles de l'honorable M. Mercier, nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs une grande double page de vues de cette imposante manifestation.

Quatre de ces vues ont été photographiées par M. J. N. Laprés, de la maison Laprés & Lavergne, les deux grandes pendant le défilé du cortège dans la côte Saint-Lambert ; quant à la troisième, celle du catafalque au Gasé, elle est l'œuvre de M. Ed. J. Massicotte, notre dessinateur bien connu.

Nous avons également une photographie du chariot funèbre portant les restes de l'honorable M. Mercier, mais un accident survenu au dernier moment nous a empêché de la publier.

Le patriotisme et la religion, jointes au savoir, donnent l'homme parfait, l'homme dont toutes les facultés, morales et intellectuelles, ont reçu leur pleine culture. C'est là qu'on trouvera le bon citoyen, le soldat intrépide, l'homme d'Etat intègre. —HONORÉ MERCIER.



ROME : LE COLYSEÉ

LES MERVEILLES DE L'ARCHITECTURE

LES GRANDS TRAVAUX DE L'ANTIQUITÉ COMPARÉS
AUX TRAVAUX MODERNES

(Suite)



EST à un Français, M. Emile Botta, que revient la gloire d'avoir ressuscité, en 1842, cette Ninive dont Xénon ne retrouvait plus l'emplacement, 400 ans avant Jésus-Christ. Fondée par Assur, 26 siècles avant Jésus-Christ, ce fut Sennachérib et son petit-fils Assur-bani-Pal qui con-

tribuaient le plus, de 704 à 667, à la gloire de Ninive.

Selon Diodore de Sicile, son enceinte, comme celle de Babylone, était prodigieuse et mesurait 30 mètres d'épaisseur sur 18 lieues de développement. Les fouilles faites par la science moderne ont mis au jour les palais de Salmanasar, de Sardanapale et surtout de Sargon, près du village de Khorsabad. Ce palais fut construit par Sargon l'ancien, 3 800 ans avant Jésus-Christ. Il n'a qu'un étage de 5 à 6 mètres de haut, 200 chambres et un grand nombre de cours très vastes ; c'est un des palais les plus vastes du monde, comparable au temple de Karnac et à la pagode de Sciringam, dans le sud de l'Inde. Le plan général est ainsi distribué : la résidence du monarque où sont les salles ornées de bas-reliefs ; les dépendances, dont la cour principale, de la contenance d'un hectare (2 acres) conduit d'un côté aux cuisines, aux écuries, aux celliers et de l'autre aux magasins, dans lesquels on a trouvé plus de 100,000 kilos (200 000 livres) d'instruments et d'outils en fer ; le harem pour les femmes ; enfin l'observatoire, tour carrée à sept étages, peinte de couleurs variées et haute de 43 mètres. (1)

« Le palais du roi à Khorsabad, avec ses vastes dépendances, était comme la citadelle d'une grande ville. On a retrouvé la muraille d'enceinte quadrangulaire, épaisse de 24 mètres (79 pieds) avec son soubassement en pierre de taille et ses 150 tours, sur un développement d'environ deux lieues. » (2)

« Ces fouilles ont prouvé que les Assyriens savaient construire les voûtes en brique, ou en terre ; une des portes de la ville, construite en pierre de taille, a conservé sa voûte en brique à plein cintre appuyée sur des contre-forts également en brique. Elle a du sommet au sol 10 mètres 60 (35 pieds) sur plus de 3 mètres (10 pieds) de large. »

Et pourtant cette ville superbe succomba sous les coups de sa rivale, l'orgueilleuse Babylone unie à Cyraxare, roi des Mèdes, pour la détruire. « Cette

catastrophe mémorable, unique dans l'histoire, reste enveloppée d'un tragique mystère. Nul écrivain ne nous en a raconté les détails et Ninive tomba dans un anéantissement, dans un oubli tel, qu'elle semble avoir disparu radicalement de la surface de la terre, jusqu'au jour où la pioche des archéologues vint la troubler dans son tombeau. » (1)

Tout ce qui demeure pour éclairer d'une lueur sinistre la destruction de la fière cité, ce sont encore ces paroles de haine farouche du prophète :

« Le Seigneur prononcera ses arrêts contre vous, princes de Ninive, le bruit de votre nom ne se répandra plus à l'avenir. — J'exterminerai les statues et les idoles de la maison de votre dieu, je la rendrai votre sépulcre et vous tomberez dans le mépris. — Ninive est détruite, elle est renversée, elle est déchirée. O rois d'Assur, vos pasteurs et vos gardes se sont endormis ; vos princes ont été ensevelis dans le sommeil, votre peuple est allé se cacher dans les montagnes, et il n'y a personne pour le rassembler. » (2)

« On ne retrouve pas, en Chaldée ni en Assyrie, les ruines splendides et si durables de l'Égypte. La pierre en est presque exclue, seule la brique règne, et même la brique crue, c'est-à-dire simplement séchée à l'ardent soleil de la Mésopotamie. On comprend cette façon de bâtir pour les Chaldéens, qui n'avaient sous la main que de la terre glaise, mais elle étonne pour les Assyriens, pour lesquels s'ouvraient d'immenses carrières dans les montagnes qui renferment le double bassin du Tigre et de l'Euphrate. Cela tient au désir de faire visiter.

(1) Gustave Lebon.
(2) Nahum.

Chaque roi, en effet, voulait avoir son palais et le faire dépasser en magnificence tous ceux de ses prédécesseurs. Dans chaque monticule de l'Assyrie, on a découvert une demeure royale, et chacune au nom d'un souverain différent. Tandis que les Pharaons d'Égypte commençaient leurs tombeaux en montant sur le trône et ajoutaient chaque année plus de grandeur et de solidité à leur demeure éternelle, les rois d'Assyrie faisaient élever en hâte le palais qui devait être le témoin de leurs jouissances et de leur gloire durant leur vie. » (1)

Les trois grands peuples que nous venons de passer en revue sont ceux qui ont laissé dans le monde, par leurs grands travaux, les traces les plus vastes de leur existence. Aucun des peuples qui furent leurs contemporains, qui les précédèrent ou les suivirent, en suivant le cours des siècles jusqu'à l'époque moderne, ne produisirent de constructions de l'étendue et de l'importance de celles qu'ont élevées ces titans antiques appelés les Égyptiens, les Babyloniens et les Ninivites.

Car il ne faut pas oublier que nous considérons ici surtout tous ces travaux au point de vue de leur importance matérielle et des efforts gigantesques qu'il a fallu pour les accomplir, laissant à une voix plus autorisée le soin de juger du sentiment artistique qui a présidé à leur ornementation.

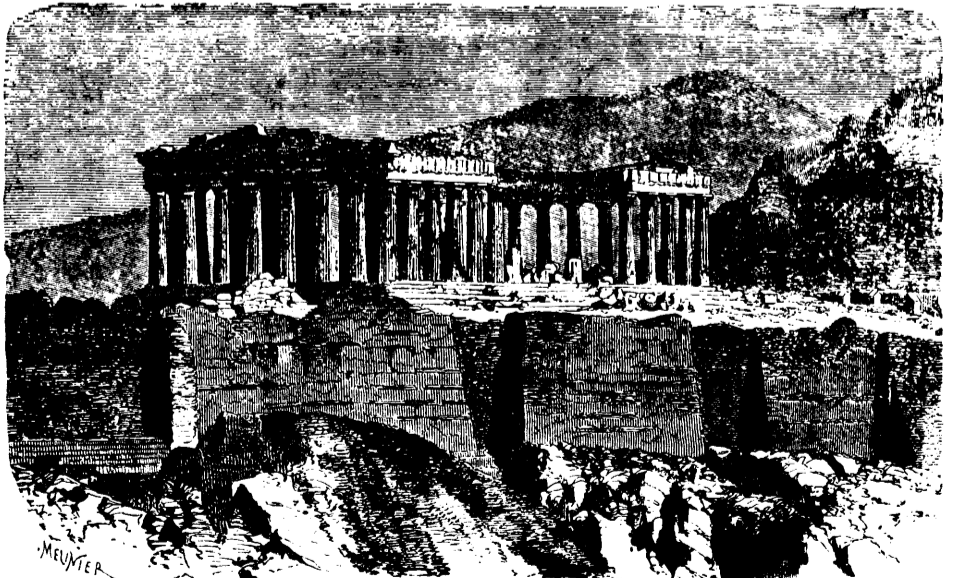
La plus considérable des constructions que nous ont laissées les Grecs, qui, contemporains des Égyptiens, furent après eux les dépositaires de la civilisation, est le Parthénon ou temple de Minerve, à Athènes. « Il est entièrement construit de marbre blanc. Il consistait en un rectangle entouré d'un péristyle de 46 colonnes d'ordre dorique. Chaque colonne a six pieds de diamètre à sa base et 34 pieds d'élévation, reposant sur le pavé même du temple. La dimension totale de l'édifice est de 228 pieds de long sur 102 de large, sa hauteur est de 66 pieds. Il ne présente à l'œil que la majestueuse simplicité de ses lignes architecturales. » (2)

Le Parthénon fut élevé par les architectes Callicrates et Ictinus, sous la direction de Phidias. On peut le regarder comme la plus haute expression de l'art grec. Nulle part l'architecture ne s'est montrée plus harmonieuse, ne s'est empreinte d'une noble sérénité, n'a allié plus d'élégance et de noblesse à plus de vérité, nulle part la pierre n'a revêtu une forme plus poétique. » (3)

Telle était cette merveille, infiniment supérieure au point de vue de l'art à tout ce que les peuples barbares que nous venons de visiter nous ont montré, mais bien inférieure aussi comme proportion et comme efforts aux colossales constructions de Karnac, de Balbeck et de Khorsabad.

Les Romains qui suivirent, avec leur génie hardi et entreprenant, instruits à l'école des Grecs, se sentant impuissants à les surpasser en bon goût et en perfection, osèrent à leur tour tenter d'affir-

(1) Gustave Lebon.
(2) Laménais, voyage en Orient.
(3) Léonce Reynaud.



ATHÈNES : LE PARTHÉNON

(1) Gustave Lebon.
(2) André Lefèvre. Rapp. à L'Acad. Monit. 5 janv. 1855.

mer leur puissance et leur gloire par des travaux dignes du peuple romain. Tout en demeurant encore inférieurs aux Egyptiens, ils accomplirent toutefois des œuvres plus difficiles au point de vue de l'exécution, tels que les aqueducs qui, creusés dans le roc, pour traverser les montagnes et élevés sur des ponts à trois étages, franchissent de profondes vallées pour amener à la ville Eternelle l'eau puisée à des sources placées à des distances considérables. C'est dans ce genre de travaux que se révèle surtout cet esprit tenace et opiniâtre, s'acharnant contre les difficultés, qui fit du peuple romain le maître du monde.

Comme édifices, le plus considérable qu'ait laissé ce grand peuple et le seul digne d'être comparé à ceux des Egyptiens, est le Colisée. Cet immense théâtre, construit sous Flavien, vers l'an 725 de Rome et inauguré sous Titus, recouvrait un espace de 19 500 mètres carrés (4 acres). L'arène, longue de 90 mètres (262 pieds), était large de 46 mètres (155 pieds). Le cercle de gradins qui l'entourait avait à la base 55 mètres (180 pieds) d'épaisseur. La hauteur totale atteignait 50 mètres (164 pieds). Le Colisée, correspondant par des travaux aux aqueducs, servait aussi aux naumachies ou joutes navales.

"Les ruines du colisée sont extrêmement imposantes. C'est surtout de nuit qu'il faut les voir, lorsque les rayons de la lune se jouent au milieu des voûtes entrouvertes, des escaliers rompus, des débris de gradins et de colonnes, éclairant vivement quelques points pour en plonger d'autres dans une ombre épaisse. Elles prennent alors des dimensions prodigieuses, des formes étranges. Les terribles scènes du passé nous reviennent à la mémoire." (1)

P. Conner

(A suivre)

FUNERAILLES DE L'HON. M. MERCIER

(Voir gravures)

C'est le 2 novembre qu'ont eu lieu, par un temps splendide, les funérailles de l'honorable M. Mercier. Une foule immense qui avait assiégé depuis le matin la maison de l'ancien premier ministre, se mit en marche vers dix heures, formant un cortège magnifique comme on n'en avait point vu depuis les obsèques de sir Georges Cartier.

Voici l'ordre de la procession : un détachement de la brigade du feu, comprenant quarante hommes ; un détachement de cinquante hommes de police avec leur fanfare ; les cadets du Mont St-Louis avec fanfare ; les cadets du collège Sainte-Marie avec corps de clairons ; les étudiants en droit de Laval, avec leur drapeau couvert de crêpe ; les étudiants en médecine de Laval, avec leur drapeau couvert de crêpe ; les étudiants du collège dentaire ; la députation libérale du Parlement fédéral ; une grande voiture couverte d'ornements de deuil traînée par deux chevaux et contenant les nombreux tributs floraux envoyés pour être déposés sur la dépouille mortelle du défunt ; le corbillard traîné par six chevaux et entouré des porteurs des coins du poêle ; la famille et les médecins du défunt ; le maire de Montréal en costume officiel et escorté des membres du conseil municipal ; la magistrature ; les sénateurs, ministres et députés fédéraux ; les ministres provinciaux ; les conseillers législatifs ; les membres de la législature ; le barreau de Montréal ; les zouaves pontificaux ; le club National de Montréal, avec le drapeau couvert de crêpe, donné à cette association par Mme Mercier, en 1890 ; le club National de Saint-Hyacinthe, avec la fanfare Philharmonie ; le club Lebellier ; le club Papineau ; le club Laurier ; le club Chenier ; le club Dorion de Saint-Henri ; le conseil municipal de Sainte-Conségonde ; le conseil municipal de Saint-Henri ; le conseil municipal de Longueuil ; la société Saint-Jean-Baptiste, avec drapeau et insignes ; l'association nationale belge ; l'union de

bienfaisance italienne ; l'association de Réforme de Sherbrooke ; la foule.

Les porteurs des coins du poêle étaient : sir Alexandre Lacoste, l'honorable Wilfrid Laurier, l'honorable H. G. Joly, de Lotbinière ; l'honorable F. G. Marchand, l'honorable juge Bargeois, l'honorable Pierre Garneau, M. Dessales, maire de Saint-Hyacinthe ; M. L. O. David et M. Robert M. Kay.

Le deuil était conduit par les deux fils du défunt, MM. Honoré et Paul Mercier ; par son gendre, M. Lomer Gouin ; par ses frères, MM. Jean-Baptiste, Edouard H., Joseph A. et F. X. Mercier ; par son beau-frère, M. Paul de Cazes et l'abbé Sylvain, de Fall River, son cousin. Les Drs Rottot, E. P. Lachapelle, Brosseau et Ethier, marchaient avec la famille.

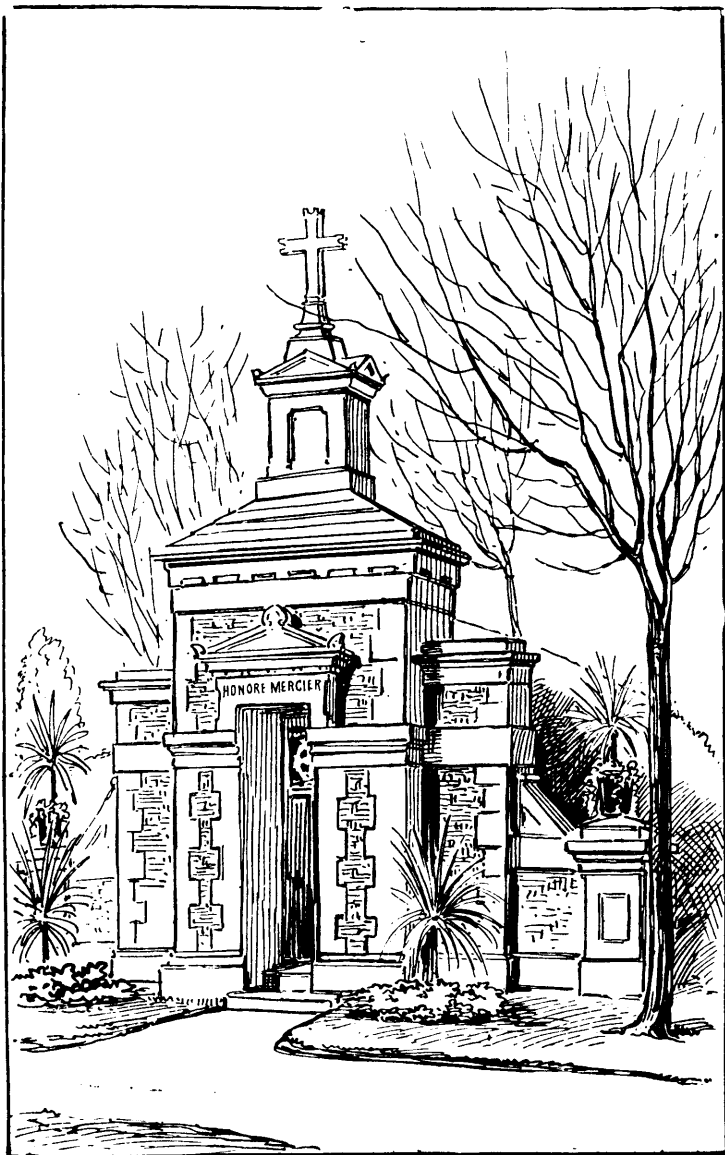
Le cortège a passé par les rues Saint-Denis, Saint-Laurent, Côte Saint-Lambert, Notre-Dame, Place Victoria, Craig et Bleury. La tête de la procession était rendue à l'église Notre-Dame et la foule n'avait pas encore fini de laisser le coin des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine.

Bien avant que la tête de la procession ne fût arrivée en face de l'église du Gesù, une foule énorme avait envahi la rue Bleury. Il a fallu les efforts de soixante hommes de police pour frayer un chemin au corbillard.

Afin d'éviter que l'église ne fût encombrée, les Pères Jésuites firent fermer les portes. Aussitôt que l'on ouvrit celles-ci, ce fut une boasculade générale ; chacun voulait pénétrer dans l'église. Il fallut à ce moment tout le sarg-froid et tout l'habileté des hommes de police pour maintenir l'ordre. C'est la messe de *Requiem*, de Perrault, qui a été chantée, sous la direction du professeur Alex. Clark.

Le grand vicaire Gravel, curé de Beillevue, a fait la levée du corps, assisté du R. P. Garceau.

Le service a été chanté par le R. P. Renaud,



LE CAVEAU DE LA FAMILLE MERCIER AU CIMETIÈRE DE LA CÔTE-DES-NEIGES

supérieur provincial des Jésuites, assisté du R. P. Hadon, recteur du collège Sainte-Marie, et du R. P. Garceau, aumônier du 65^e bataillon. L'absoute a aussi été faite par le R. P. Renaud.

C'est le R. P. Garceau qui a présidé à la cérémonie au cimetière.

L'église avait été décorée avec toute la pompe et toute la solennité possibles. Ce sont les Pères Jésuites eux-mêmes qui ont bien voulu se charger des décorations.

Une foule énorme a escorté jusqu'au cimetière les restes mortels de M. Mercier, qui ont été déposés dans le tombeau de sa famille.

Quand la bère a été descendue du corbillard, les cadets des Jésuites placés en deux rangs en face de la crypte présentèrent les armes et la fanfare de Saint-Hyacinthe joua une dernière marche funèbre. Le cercueil fut entré dans la voûte ; le R. P. Garceau récita les dernières prières, assisté de M. le grand vicaire Gravel, et ce fut tout. Mercier appartenait des lors à l'histoire qui le juge peut-être mieux que ne firent ses compatriotes de son vivant.

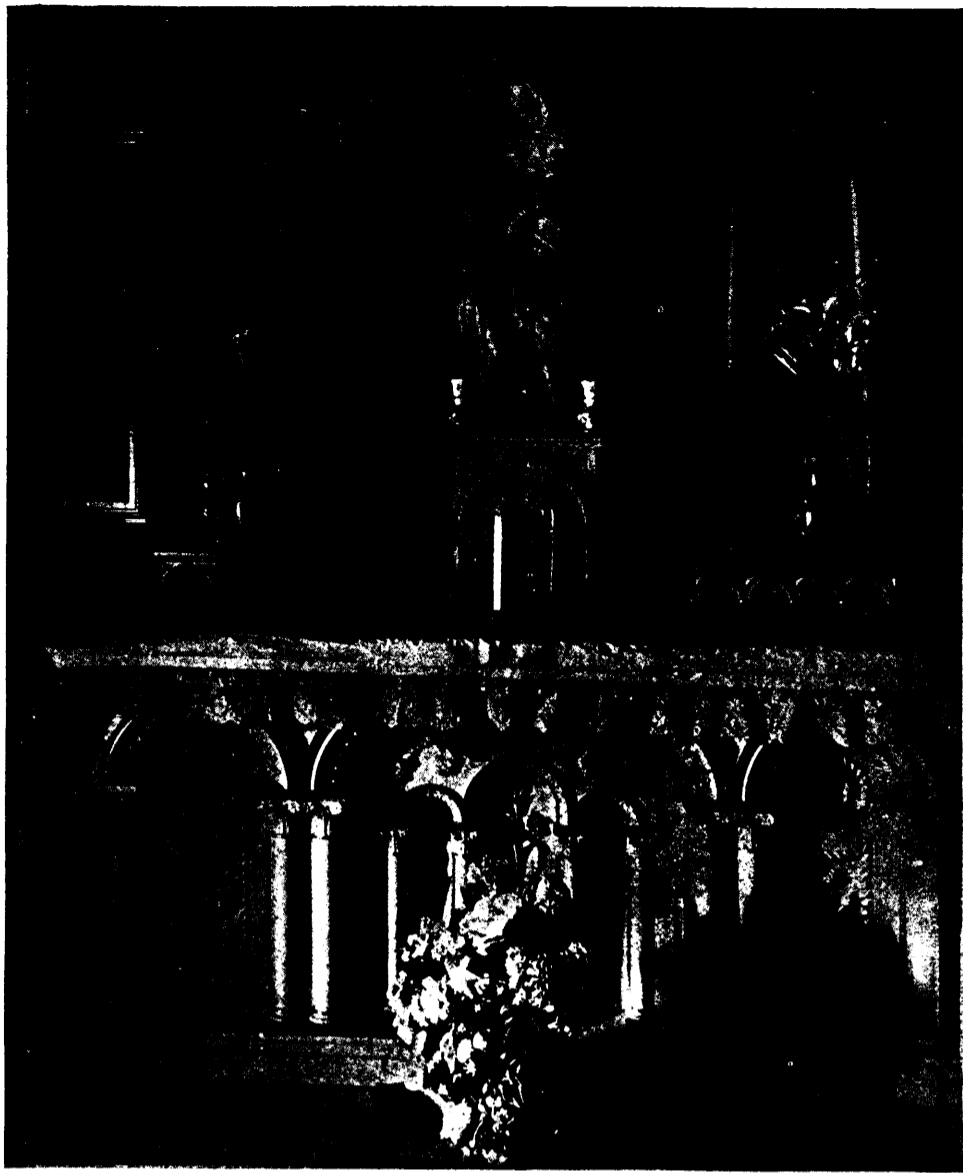
En politique, les mots n'ont qu'un temps, la logique des choses domine tout.—CHS DE MOUYR.

Le titre d'instituteur est un titre de noblesse. Relèvez le maître d'école, vous relèverez l'école.—HONORÉ MERCIER.

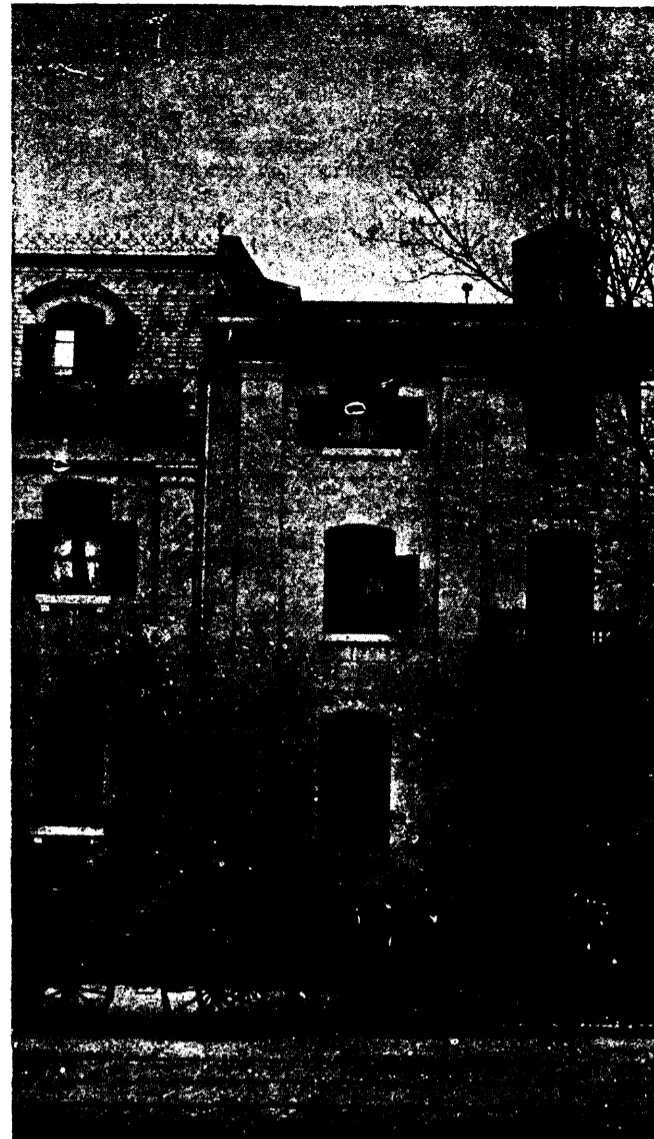
Comme un colimaçon moule sa coquille, nos habitudes, nos tics se moulent sur notre âme.—ANDRÉ THEURIET.

Dans notre pays, tout enfant peut aspirer aux honneurs et à la richesse ; ayons donc soin de cet enfant ; donnons-lui une instruction virile et chrétienne, une instruction capable d'en faire un honnête homme et un bon citoyen.—HONORÉ MERCIER.

(1) Léonce Reynaud.



CHAPELLE DANS LA RÉSIDENCE DE M. MERCIER



RÉSIDENCE DE M. MERCIER

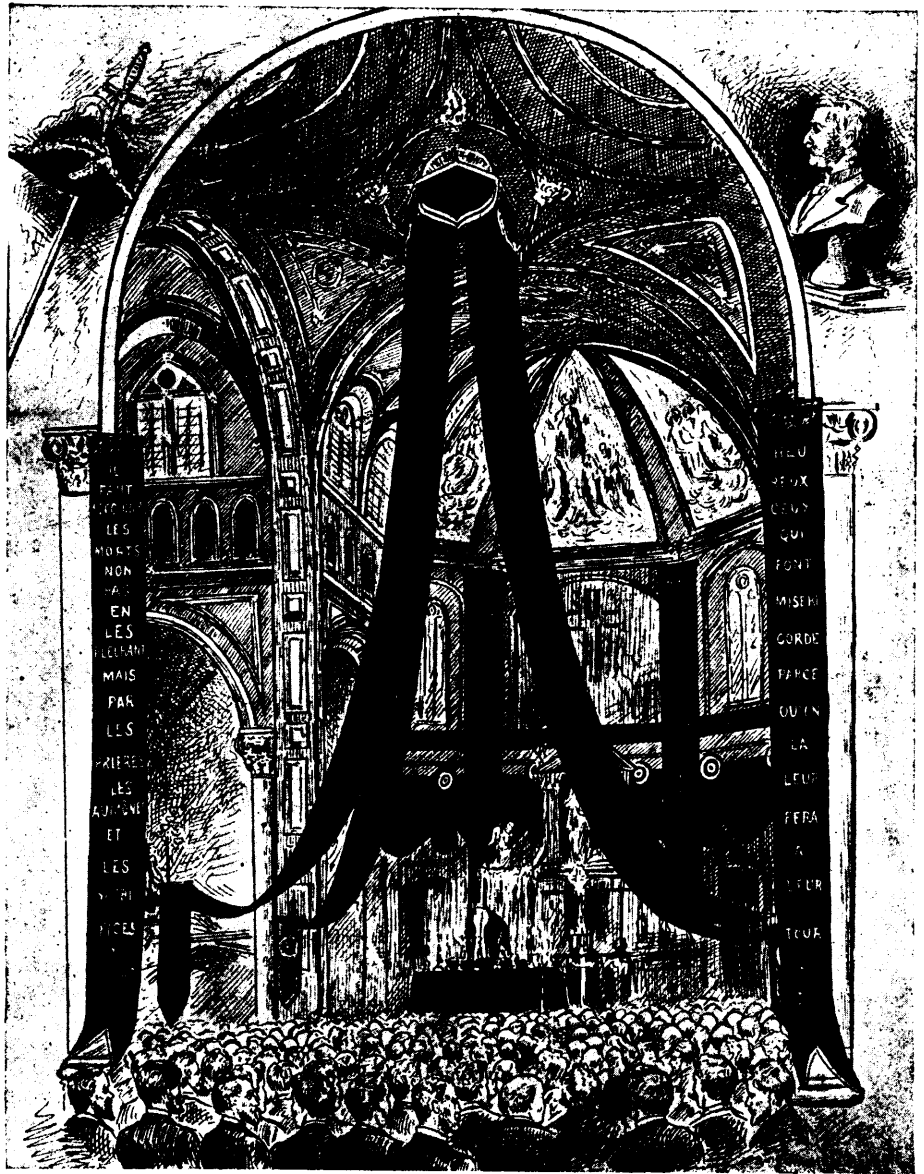


LE COMMENCEMENT DU DÉFILÉ

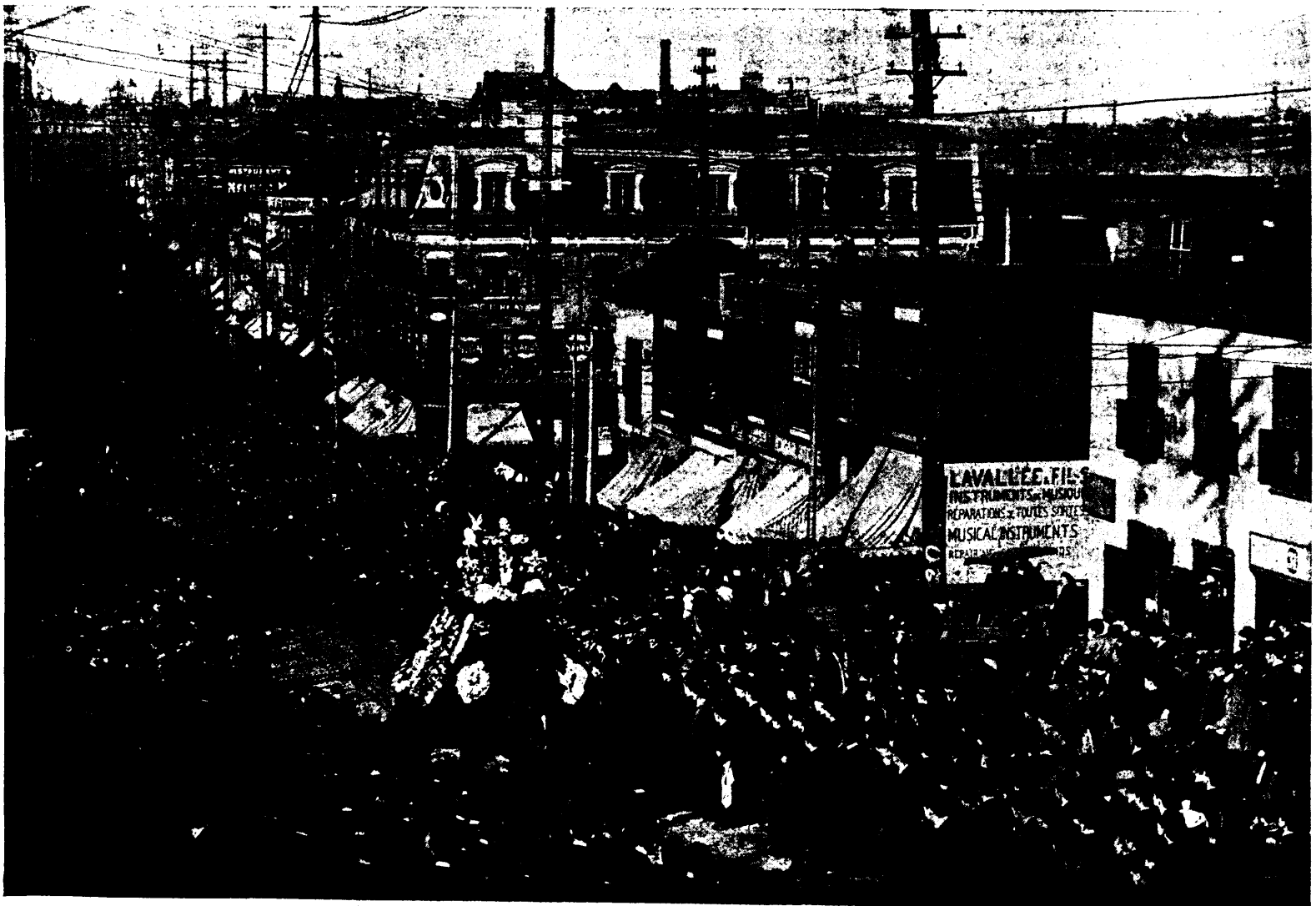
LES FUNERAILLES DE L'HONOR



RÉSIDENTE DE M. MERCIER



LE CATAFAQUE AU GEBU



DE L'HONORABLE M. MERCIER

LE CHARIOT DES FLEURS

Photographies J. N. Laprés



ALLELUIA !

Anges,
 Archanges,
 Séraphins,
 Vous tous humains,
 Césars, souverains,
 Humbles, grands de la terre,
 Au palais, dans la chaumière,
 Ici-bas, au plus haut du ciel,
 Prosternez-vous, et louez l'Éternel !
 Béni soit Jéhovah ! Gloire au Dieu des armées !
 Chantez, saint, saint, saint le Seigneur !
 Que sa puissance et sa grandeur
 Soient nuit et jour proclamées,
 Et comme il l'ordonna,
 Par les cieux sublimes,
 Dans les abîmes,
 Sur les cimes,
 Hosanna !

Albert Gerland

L'ENFANT TROUVÉ

I



Le 24 décembre 18... vers onze heures du soir, l'abbé Renault, curé de Saint-Hilaire, revenait de visiter une pauvre femme qui se mourait à la ferme de la Martinière ; il cheminait seul sur la grand-route qui conduit au bourg, et soit qu'il voulût combattre le froid qui cinglait dur à ce moment, soit qu'il craignît d'arriver

en retard au presbytère, il marchait d'un pas allègre, oubliant pour un instant les rhumatismes qui le faisaient si cruellement souffrir, à cette époque de l'année surtout. Le son des cloches de sa petite église, appelant les fidèles à la messe de minuit, arrivait jusqu'à lui pour réveiller son ardeur, et ses jambes, redevenues tout à coup légères, avaient pris une allure qu'elles ne connaissaient plus depuis longtemps.

Quand il fut parvenu au carrefour des Grands-Pins, à l'embranchement des deux routes d'Orléans et de Saint-Hilaire, le bon curé était tout essoufflé, et force lui fut de s'arrêter pour reprendre haleine. Il n'avait, du reste, plus froid à cette heure : sa course précipitée l'avait mis tout en sueur, et, sans le grand vent qui soufflait à ses oreilles, il se fût volontiers cru au beau milieu du mois de juillet. Il se disposait à partir, après un instant de repos, lorsqu'il crut entendre, à quelques pas de lui, près du fossé qui borde le chemin, un petit cri plaintif comme le vagissement d'un enfant : instinctivement il détourna la tête, et, grâce à la lueur de la lune, qui brillait sur un ciel sans nuages, il aperçut, au pied d'un arbre, un objet de forme indéfinie à demi caché dans l'herbe épaisse qui recouvrait le sol : il approcha, se baissa pour mieux examiner cette mystérieuse trouvaille et, écartant doucement le linge qui l'enveloppait, découvrit une petite tête blonde enfouie sous une épaisse couverture de laine blanche.

À cette vue, le bon abbé resta tout stupéfait, ne pouvant en croire ses yeux : puis, revenant de sa surprise et songeant qu'il n'avait pas une minute à perdre, s'il voulait arriver à Saint-Hilaire pour l'office de Noël, il prit entre ses bras le précieux fardeau et se remit gaillardement en marche.

Tout le long de la route il remerciait la Providence d'avoir permis qu'il pût arracher à une mort

certaine le petit être qu'il venait de sauver, et tout en courant il calculait combien de grâces cette action lui vaudrait dans la suite à lui et à ses chers paroissiens.

II

Une heure après ce que nous venons de raconter, le bourg de Saint-Hilaire était réuni au grand complet dans la petite église, ornée, ce soir-là, avec un goût et un luxe inaccoutumés. La lecture de l'Évangile terminée, l'abbé Renault qui, d'ordinaire, ne prêchait jamais à la messe de minuit, monta en chaire, au grand étonnement des fidèles, qui se demandaient en se regardant ce qui pouvait bien motiver une pareille dérogation aux habitudes de Monsieur le curé. Mais Monsieur le curé ne remarqua point les distractions dont il était involontairement la cause, et commença en ces termes :

« Le bon Dieu, mes frères, qui dans maintes circonstances a manifesté d'une façon toute particulière son affection pour notre chère paroisse, vient de nous donner, cette année encore, au moment où l'Église tout entière célèbre le glorieux anniversaire de sa naissance, une nouvelle preuve de son amour pour nous, et c'est à votre pasteur, quelque indigne qu'il soit d'un pareil honneur, qu'est échue la mission de vous transmettre aujourd'hui le témoignage de la bonté céleste. »

Alors, il raconta dans un langage d'une simplicité touchante, qui remplit l'auditoire de la plus vive émotion, l'étrange aventure du carrefour des Grands-Pins. Il dit la douleur qu'il avait ressentie à la vue du petit être abandonné sur la grand-route, par une mère sans pitié, ses hésitations et ses inquiétudes à la pensée des difficultés qu'il pourrait rencontrer, enfin la joie qu'il éprouvait maintenant en songeant à l'avenir de celui que Dieu venait de confier si miraculeusement à ses soins... Cet enfant, sauvé par lui, augmenterait la famille à la tête de laquelle il avait été placé ; il vivrait avec ceux qu'il appelait ses fils, au milieu d'eux, partageant leurs travaux et leurs plaisirs, resserrant les liens qui unissaient le pasteur et son troupeau. Ah ! certes, la tâche était lourde, et ses ressources, bien minimes : de nombreux sacrifices seraient sans doute nécessaires pour l'éducation du « petit ». Mais il comptait sur l'aide de ses paroissiens, qui ne manqueraient point de venir à son secours dans l'accomplissement d'une œuvre aussi digne d'intérêt, et feraient tous leurs efforts pour répondre à la confiance dont Dieu les honorait en ce jour.

Cet appel généreux trouva un écho dans tous les cœurs et, lorsque l'abbé Renault descendit de sa chaire, l'avenir du petit orphelin était assuré.

Le lendemain de Noël, l'enfant fut baptisé et reçut le nom d'Emmanuel ; puis il fut remis entre les mains d'une brave femme qui demanda la faveur de l'élever, et lui vint dès ce jour une affection toute maternelle.

Quelques années plus tard, quand Emmanuel fut parvenu à l'âge de neuf ans, et qu'il se trouva en mesure de commencer le latin, le curé de Saint-Hilaire devint son précepteur. Il se montra du reste fort docile aux leçons et aux conseils de son bienfaiteur, et fit sous sa direction de rapides progrès. Mais bientôt la science du professeur se trouva dépassée par celle de l'élève, et il fallut songer à des maîtres plus savants. Il fut donc décidé que le jeune homme irait étudier au séminaire d'Orléans d'abord, puis à l'École de droit de Paris, si toutefois ses goûts le poussaient de ce côté. Cette décision coûta beaucoup à tout le monde, au bon curé surtout : on dut pourtant s'incliner devant la nécessité, et le 26 décembre, après avoir célébré la fête de Noël, doublement chère au jeune homme, le protégé du curé de Saint-Hilaire quitta le bourg où s'étaient écoulées les premières années de son enfance. Bien des regrets accompagnèrent ce départ, bien des craintes aussi.

III

Quand Emmanuel arriva à Paris pour commencer ses études de droit, il avait vingt et un ans. C'était un garçon intelligent, doué d'un esprit à la fois vif et profond, possédant tout ce qu'il faut pour réussir. On était à la fin de l'Empire, à

une époque où se faisaient déjà sentir de toutes parts les commotions terribles qui devaient aboutir à la chute que l'on sait, et, pour réagir contre le courant d'idées fausses qui circulaient à ce moment dans toutes les classes de la société, le jeune étudiant n'avait qu'une volonté très faible, disposée à recevoir les impulsions les plus vives, incapable de leur résister. De plus, il était seul, livré à lui-même, sans autre secours moral que les lettres bien affectueuses, il est vrai, mais bien trop rares, de l'abbé Renault.

III

Toujours en quête de connaissances nouvelles, désireux de suivre pas à pas la marche et les progrès du siècle, Emmanuel avait porté tout son esprit du côté des études sociales, qu'on représentait alors à bon droit comme le fondement de toute instruction sérieuse. Les nombreux politiciens qui, à cette heure, s'efforçaient de recruter dans la jeunesse des adeptes destinés à devenir plus tard les apôtres du socialisme, le trouvèrent donc admirablement préparé à recevoir les premiers germes de leurs doctrines révolutionnaires, et s'appliquèrent surtout à développer en lui ses aspirations à la vie publique. Sa conscience, droite et loyale, se révolta d'abord contre les enseignements de ces sectaires, mais, séduite par de trompeuses apparences, elle ne tarda pas à capituler, et le jeune étudiant se jeta tête baissée dans l'abîme qui s'ouvrait béant sous ses pas... Dès lors les conseils de l'abbé Renault devinrent inutiles, ses lettres restèrent sans réponse, et, lorsque la guerre éclata entre la France et l'Allemagne, les relations étaient complètement rompues entre Emmanuel et le curé de Saint-Hilaire.

IV

Aux malheurs de l'invasion étrangère succédèrent les horreurs de la guerre civile. La France, souffletée par un odieux vainqueur, eut la douleur plus cruelle que toutes les autres de voir ses propres enfants tourner leurs armes contre son sein, et nos troupes épuisées par une campagne meurtrière durent, avant de songer à panser leurs blessures, lutter contre les misérables qui venaient de lever l'étendard de la révolte. La Commune était maîtresse de Paris et sacrifiait à ses instincts sanguinaires tout ce qui restait de l'ancien état de choses. Dans les quartiers de la capitale fonctionnaient, comme aux plus mauvais jours de notre histoire, des tribunaux chargés de fournir des victimes à la vengeance populaire, et l'on voyait tomber sous les balles des insurgés tous ceux qui osaient encore à cette époque parler d'ordre et de liberté.

Un matin d'avril 1871, un groupe de fédérés, sous la conduite d'un lieutenant, s'arrêta dans la salle basse d'une auberge, subitement transformée en prétoire, pour juger quelques otages qu'on venait de saisir. Le temps pressait : les interrogatoires devaient être fort courts : en moins de dix minutes sept malheureux prisonniers, gendarmes et religieux, furent expédiés, et pourtant, malgré la rapidité de la procédure et de l'exécution, le lieutenant ne cessait de reprocher au soldat, qui remplissait alors les fonctions d'huissier, la lenteur du service : « Allons ! au huitième, lui cria-t-il durement, lorsque la septième victime fut sortie de la salle, ... et qu'on se dépêche ! ... Nous n'avons pas un instant à perdre ! »

— A toi, citoyen-curé, dit le fédéré en poussant brutalement dans ce tribunal improvisé un vénérable ecclésiastique, courbé par l'âge et se soutenant à peine. En voyant ce pauvre vieillard s'avancer péniblement vers la table près de laquelle il se tenait assis, le lieutenant ne put retenir un geste d'étonnement : il regarda fixement la physionomie douce et calme du prêtre, et son visage devint tout à coup d'une pâleur extrême : puis il passa la main sur son front, comme pour en chasser une sombre pensée, et, se remettant de son émotion : « Ton nom, citoyen, dit-il en cherchant à dissimuler le trouble de sa voix ? — « Jean Paul Renault, prêtre libre, ancien curé de Saint-Hilaire ! »

Tout en prononçant ces paroles, l'abbé Renault avait levé les yeux sur le lieutenant : il parut hésiter un moment, puis tout à coup, joignant les mains

Il s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots :
" Emmanuel ! Emmanuel ! "

Une minute s'écoula, terrible, pendant laquelle les deux hommes se regardèrent en silence, abîmés dans une profonde douleur. Emmanuel, voulant en finir avec cette scène, prit le premier la parole : " Citoyens, dit-il en s'adressant à ses soldats, le curé est coupable, c'est vrai, et mon devoir serait de l'envoyer dans la cour là-bas, avec les autres : mais il m'a dans le temps rendu quelques services, et j'ordonne qu'on le remette en liberté : je lui permets de... "

Il n'eut pas le temps d'achever. Un murmure d'indignation parcourut l'auditoire : " Non !... pas de grâce, hurlaient les fédérés : à mort le calotin !... c'est un traître... il faut qu'il meure ! "

" Mais enfin ! reprit le lieutenant, il me semble pourtant que je suis le maître ici ! "

— Oui, dit en s'avançant un soldat plus vieux que les autres. C'est vrai, citoyen lieutenant, nous t'avons donné l'autorité... mais pour sauver le peuple... et non pour épargner ses ennemis !... Que ce jésuite t'ait fait du bien autrefois... peu nous importe : c'est un jésuite... il mourra, si le peuple le veut !

— Et si je ne le veux pas ?

— Si tu ne le veux pas, eh bien ! nous le tueons malgré toi, malgré ta défense, n'est-ce pas les camarades ?

Un cri formidable partit de toutes les poitrines comme pour approuver les paroles du fédéré et, les faits suivant de près les menaces, les soldats s'apprêtèrent à se ruer sur l'abbé Renaud : mais avant qu'ils eussent pu le toucher, Emmanuel s'était jeté devant lui, faisant un rempart de son corps :

— Et maintenant, dit-il en braquant sur eux son revolver, au premier qui bouge je brûle la cervelle !

Un hurlement répondit à cette phrase, et, au moment où le lieutenant allait faire feu sur les insurgés, un sergent sauta sur son bras et le désarma. Puis on s'empara de lui, malgré sa résistance, aux cris de : " A mort le bandit ! A mort l'assassin du peuple ! "

V

Les révoltés furent cependant assez maîtres d'eux-mêmes pour ne point massacrer sur le champ le lieutenant : ils essayèrent de le faire revenir sur sa décision, lui promettant d'oublier ce qu'il avait fait, s'il consentait à leur pardonner le calotin. Mais toute tentative fut inutile. Emmanuel résista fermement à leurs propositions.

Alors il fut décidé à l'unanimité qu'on passerait par les armes les deux prisonniers. On les conduisit pour cela dans une petite cour située à quelque distance de l'auberge.

Le trajet ne fut pas long : il le fut assez cependant pour permettre au malheureux lieutenant d'implorer le pardon de son bienfaiteur et de recevoir, avec l'abolition de ses fautes, la bénédiction du vénérable prêtre.

Quand la petite troupe fut arrivée à l'endroit convenu, les fédérés se mirent en ligne à quelques pas des condamnés. Le sergent commanda le feu : une détonation se fit entendre, à laquelle ne répondit que le bruit de deux corps roulant sur le pavé. Emmanuel et le curé de Saint-Hilaire étaient morts, réunis dans une même prière : ils étaient tombés en répétant comme autrefois : *Gloria in excelsis Deo !*

PHILIPPE DARLOW.

PLUIE ET SOLEIL

Savez-vous qu'il me vient d'étranges idées, un our de pluie ?

Je ne suis pas un penseur, encore moins un rêveur, mais aujourd'hui le temps est sombre, il tombe une petite pluie fine, de cette espèce qui féconde la terre en pénétrant jusqu'à la racine des plantes, mais qui vous trempe jusqu'à la moelle des os.

Je me sentis d'abord envahi par une immense sensation d'ennui et de mauvaise humeur. Je m'accoudai paresseusement dans un fauteuil bien douillet, et en me préparant à griller une cigarette, j'étais bien décidé à sommeiller pendant tout le temps que dureraient l'averse et mon embêtement. Le sommeil ne répondant pas à mon appel, je me pris à regarder ce qui se passait au dehors.

La pluie tombait toujours, mais à travers les bleuâtres spirales de la fumée de ma cigarette, la scène parut avoir changé d'aspect, et mon humeur s'en ressentait.

Tout dans la nature semblait revivre. Le brin d'herbe se redressait, frais et pimpant ; la feuille se balançait, coquette, au bout de sa tige, on eût dit une nymphe au sortir du bain.

Décidément, mon accès se passait.

L'oiseau s'élançait de son abri et, après un frétillement d'ailes sous l'averse salutaire, revenait au bord du nid, tout luisant et ragaillard, chanter à sa compagne quelques trilles amoureuses.

Me voilà presque joyeux, et je commence moi-même à fredonner.

La terre rafraîchie buvait avec délices, l'ondée bienfaisante. La rose livrait avec volapté ses pétales veloutés à l'odorante buée, et laissait entrevoir ses beautés nacrées, comme une belle fille, dans un sourire, entrouvre ses lèvres de pourpre et découvre ses dents de perle.

Plus d'accès, je me surprends même à chanter.

Eh ne voilà-t-il pas que la violette, malgré sa réputation de modestie, devient coquette et semble vouloir attirer l'attention en lançant de dessous le brin d'herbe où elle se cache, une bouffée plus pénétrante de parfum capiteux.

Enfin tout semblait éclatant de fraîcheur, de pureté et de force, tout semblait avoir puisé une vie nouvelle dans cet allaitement de la nature à ses œuvres assoiffées.

J'éprouvai une indicible impression de bien-être, en même temps que je me sentais saisi d'un profond sentiment de reconnaissance et d'un besoin impérieux d'adresser cet élan à quelqu'un.

Instinctivement mon front se courba, et de mon âme éleva avec ardeur une prière vers Celui qui veille, avec tant de sollicitude, sur les êtres qu'il a créés et qui tous, à leur manière, s'inclinent comme moi devant leur Créateur, et entonnent avec ferveur l'hymne éternel de l'amour et de la reconnaissance.

ROGER.

USAGES ET COUTUMES

Etiquette — Beaucoup d'hommes se figurent que, pour se rendre du salon à la salle à manger, ils doivent offrir le bras droit aux femmes, et le bras gauche pour en revenir.

Entre nous, cet usage d'offrir le bras aux femmes pour faire quatre pas sur un parquet ou un tapis, tandis qu'elles marchent le plus souvent sans appui à la promenade, aux côtés d'un homme, cet usage est d'un cérémonial suffisamment solennel pour qu'on n'y ajoute pas de chinoïseries.

En toutes circonstances, en allant et en revenant, c'est le bras gauche que l'homme offre à la femme (exception est faite en faveur des seuls officiers lorsqu'ils sont armés, par la seule raison qu'ils portent l'épée à gauche). L'homme a pris cette habitude de conserver libre son bras droit pour le faire servir à la défense de la dame qu'il accompagne, si le cas se présentait.

Bien des gens sont embarrassés au sujet de la place à donner aux personnes qu'ils font monter dans leur voiture ; la place d'honneur est au fond de la voiture et à droite.

Une femme ne se lève pas pour saluer un homme, mais aucun homme ayant un peu d'éducation ne restera assis pour saluer une femme.

Lorsqu'à la promenade on passe et repasse devant une femme, on la salue une fois, à la première rencontre. La répétition des saluts serait chose insupportable pour tout le monde. Mais si on croise une femme dans la rue le matin et qu'on se retrouve sur son chemin, là où ailleurs, dans l'après-midi, on la saluera l'une et l'autre fois.

Mariage. — On annonce son mariage à ses amis et à ses supérieurs la veille au moins de la publication des bans... ou de l'affichage, selon les cas.

Quand on désire une jeune fille pour femme, c'est à ses parents qu'on la demande, non à elle-même. Par exemple, il est permis de lui laisser deviner, par de constantes, aimables et respectueuses attentions, qu'on l'a distinguée au milieu de toutes les autres femmes. La plus simple des jeunes filles comprend ce langage.

Pourquoi redoute-t-on de faire connaître ses sentiments aux parents de la femme aimée ? Dans la crainte d'être éconduit ? Eh bien ! serait-on déshonoré pour ne pas être considéré comme " un parti sortable " ? Cela peut au plus être désagréable (je parle de la blessure d'orgueil), mais les convenances exigent qu'on subisse ces froissements de vanité.

Pourquoi met-on la main devant sa bouche quand on bâille ? — Pour dissimuler le mouvement disgracieux des mâchoires qui s'ouvrent extraordinairement et involontairement ; pour une autre cause... un peu naturaliste ?... L'usage n'est pas venu de ces raisons et la preuve est que dans la solitude aussi on se couvre la bouche quand il arrive de bâiller. On croyait autrefois que le diable se tenait sans cesse aux aguets pour rentrer dans le corps de l'homme et en prendre possession. En général Satan pénétrait par la bouche. Aussi quand il était las d'attendre, quand l'homme n'aurait pas ce passage aux démons, l'esprit des ténèbres incitait sa victime à bâiller, et preste se glissait entre les mâchoires disjointes. Cela fut tant de fois démontré que le peuple apprit à faire le signe de la croix sur la bouche pendant le bâillement, afin d'écartier le diable.

Les paysans d'Italie et d'Espagne sont restés fidèles à cette coutume, mais partout ailleurs, on s'est dispensé de tracer le signe de la rédemption ; on se borne simplement à se couvrir la bouche pour fermer toute issue au prince du mal. Mais ce geste est incompris par ceux mêmes qui l'exécutent. On croit se conformer à un simple usage de politesse. J'ajouterais qu'en effet la bienséance et un instinct de coquetterie bien entendue, tout autant que l'effroi de la possession, ont dû répandre la coutume.

ANN. SEPH.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Omelette aux confitures — Après avoir préparé votre omelette suivant les procédés habituels étendez dessus une couche de confitures au choix et doublez votre omelette.

Sauce tomate. — Faites bouillir dans un verre d'eau salée ou de bouillon trois ou quatre tomates coupées en quartiers ; au bout de vingt minutes passez votre sauce dans une serviette et ajoutez y une cuillerée de farine délayée dans un peu d'eau froide. Faites cuire en tournant sur un feu doux jusqu'au premier bouillon.

Pommes de terre à l'eau. — Il y a deux espèces principales de pommes de terre : les rondes qui sont très farineuses et s'emploient de préférence pour les purées, et les longues qui se font sauter ou s'apprêtent à différentes sauces. Prenez des pommes de terre rondes, lavez-les et faites-les cuire trois quarts d'heure dans de l'eau salée, servez les bouillantes recouvertes d'une serviette. — On les mange avec du bon beurre. — Les pommes de terre cuites à l'eau se servent épluchées autour d'un bœuf rôti ou d'un poisson à la sauce blanche.

Proclamés frères au pied de la croix, au moment où la divinité s'abîmait dans l'humanité, les hommes ont maintenant un signe de ralliement commun ; et si leurs passions les entraînent quelquefois à oublier cet étendard sacré, dont l'ombre protectrice s'est répandue du Golgotha sur l'univers entier, la charité et la raison doivent s'unir pour leur rappeler qu'ils auront tous la même terre pour tombeau et la même croix pour monument. — HONORÉ MERCIER.



FEU M. JONES

M. Jones, l'ancien coroner, est décédé samedi, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Né à Québec, en 1808 il s'établit à Montréal à l'âge de 27 ans ; il fut d'abord nommé coroner, le 8 avril 1837, avec M. Mondelet, et occupa cette place pendant cinquante-sept ans. Il a tenu pendant ce long exercice le nombre incroyable de 11,400 enquêtes.

Une des enquêtes les plus importantes qu'il a tenues est celle au sujet de la mort de Mason, tué dans une attaque dirigée contre la résidence de sir L. H. Lafontaine (durant l'enquête on essaya d'incendier la maison dans laquelle le coroner, le jury et les témoins se trouvaient). Il a aussi rédigé l'enquête sur la mort du major Ward, tué en duel par M. Sweeney, le père du R. P. Sweeney. L'émeute de l'église Zion, où prêchait le P. Garazzi, et au cours de laquelle quarante personnes environ furent tuées. La terrible calamité de Belœil, l'explosion du steamer *Iron Duke* ont aussi donné lieu à des enquêtes dont il s'est acquitté consciencieusement.

M. Jones s'était marié deux fois ; la première fois en septembre 1834, avec Mlle Isabella Dana, et la seconde fois avec Mlle Melinda Handyside, en 1846. Il laisse un fils et trois filles.

LA GUERRE EN ASIE

Voilà que ça se corse. Un grand nombre de dépêches viennent d'annoncer au monde de nouvelles défaites chinoises. Il y a eu, quelquefois, des défaites glorieuses dans les annales de la guerre, mais ce ne sont pas les Chinois qui ont dû les essayer, si l'on en juge par les événements de la semaine dernière.

Il paraît, en effet, que les Fils du Ciel, trouvant que les Japonais finissent par devenir assommants, à la fin, vont jusqu'à jeter leurs fasils pour se sauver plus vite devant leurs ennemis triomphants. C'est ce qui est arrivé à Ping-Yang, puis à Wiju, lors de la prise de Halien Chao, le 26 octobre, et enfin à Fong Wong, le 31. Un brillant combat a également eu lieu à Talién-Wan, qui est tombée entre les mains des Japonais. Ceux-ci, disent les dépêches, sont accueillis partout comme des libérateurs, et ont pris aux Chinois 55 canons et 1,500 autres armes, des munitions pour 20,000 coups de canon, et 2,500,000 cartouches.

Une petite ville, Teng Wang Cheng, sur laquelle les Chinois comptaient beaucoup, à cause de ses fortifications, a dû être brûlée par eux devant l'arrivée subite des Japonais.

Da côté de la mer, ceux-ci son également heu-

reux ; ils ont, dit-on, réussi à cerner à Port-Arthur la flotte chinoise à laquelle ils vont, un jour ou l'autre, jouer un mauvais tour.

Mais voici bien une autre histoire ! Un Chinois, nommé Cham-Fam-Moore, attaché à la légation de Chine à Washington, a quitté cette ville un beau matin, puis s'est rendu à Providence, R. I., où il engagea un fabricant d'explosifs nommé Cameron, et un inventeur du nom de Wilde. Tous trois partirent pour la Chine. Ils prirent place sur un navire français, le *Sydney*, et tout allait pour le mieux quand, soudain, un navire de guerre japonais survint, procéda, comme c'était son droit, à la visite du navire français, et surprit sur le Chinois en question et sur ses mystérieux compagnons des documents établissant qu'ils étaient au service de la Chine, et un contrat par lequel ces messieurs, peu gênés, s'engageaient à faire sauter la flotte japonaise en un espace de huit semaines !

Naturellement, les Japonais ont mis la main sur ces trois mousquetaires d'un nouveau genre.

Mais que va dire l'oncle Sam ? P. C.

NOS GRAVURES

LE NOUVEL EMPEREUR DE RUSSIE

Nicolas II, qui vient de succéder à son père, Alexandre III, était désigné sous le nom de "Tsarewitch," est né à Saint-Petersbourg le 6 mai 1868.

Un personnage jouissant d'une grande autorité et qui l'a souvent approché a dit de lui : "On peut être sûr que le jour où le Tsarewitch succédera à son père, il ne se produira aucun changement en Russie."

On peut donc affirmer que l'entente franco-russe, scellée à Cronstadt, à Toulon et à Paris, survivra à Alexandre III, elle lui survivra d'autant plus qu'elle répond aux sentiments comme aux intérêts des deux peuples.

LA PRINCESSE ALIX DE HESSE

La princesse Alix de Hesse, née à Darmstadt le 6 juin 1872, est fiancée à l'empereur Nicolas II.

Leur mariage avait été retardé, — et avait même failli être rompu, — pour des motifs religieux ; mais, finalement, la jeune princesse a décidé de faire acte d'abjuration ; elle acceptera, en se mariant, la religion à laquelle appartient son fiancé.

On a dit que le Tsarewitch avait été autrefois très épris d'une princesse d'Orléans, et que c'est qu'à la suite de pressantes démarches qu'il aurait renoncé à l'épouser.

Le mariage de l'empereur Nicolas II et de la princesse Alix de Hesse aura lieu très prochainement.

LE CHATEAU DE LIVADIA

Le château de Livadia, résidence où vient de mourir l'empereur de Russie, est situé en Crimée.

C'est moins un château qu'une villa. L'habitation domine un immense parc, au travers des fatras duquel on aperçoit la mer Noire. Un grand jardin d'hiver entoure le château presque entièrement, et n'était qu'une chapelle à clocher bulbeux, qui vous indique que vous êtes en Russie, vous pourriez vous croire dans la maison de campagne de quelque riche bourgeois aux environs de Paris.

Le rez-de-chaussée renferme les salons de réception ; au premier étage sont les appartements qu'habitaient le Czar et la Czarine.

Dans le parc se trouvent diverses dépendances : logement des officiers, caserne, école, maison de chasse, salle de concert, etc.

La librairie Sainte-Henriette reçoit continuellement toutes les nouveautés littéraires de Paris. On s'y charge de l'importation de tout livre demandé. Qu'on vienne voir. G. A. & W. Damont, 1826, rue Sainte-Catherine.



NOUVEL AUTOMNE

(SONNET)

L'été n'est plus. Les bois jaunissent sous la bise.
Plus de fleurs dans les champs. Plus de pinsons bavards.
Ils se sont tous enfuis sous le froid qui les brise,
Par bandes : l'hirondelle et les corbeaux fuyards.

Tout nous attriste ; au loin, la plaine se fait grise ;
Le sommet des grands monts se couvre de brouillards....
Pourquoi viens-tu, dis-nous, automne, avec ta bise,
Placer un an de plus sur le front des vieillards ?

Ceux-là, qui sont déjà sur le soir de la vie,
Qui n'attendent plus rien que le temps éternel,
Automne, quand survient ton vent, ton froid cruel,

Sentent leur cœur s'emplir d'une mélancolie ;
Car leur œil ne voit plus, car leur bouche est sans voix ;
Ils sentent que tu viens pour la dernière fois !

LÉON MAX.

Montréal, octobre 1894.

POUR LES DAMES

LES MODES D'HIVER

Le velours sera non seulement très en faveur cet hiver auprès des femmes, mais les enfants profiteront de cette vogue et quantité de leurs petites robes, de leurs vêtements, seront faits en ce joli tissu. On fait aussi des velours anglais tramés, souples, de coloration ravissante et assez bon marché. Les manches de velours n'étant pas, pour les enfants, d'un usage très pratique, ces petites robes sont généralement faites décolletées, sans manches, montées sur un petit biais, formant tout à fait la forme Empire, droit, sans taille. D'autres n'ont toujours pas de manches, mais un petit corset court.

On fait alors, pour mettre ces robes décolletées, de petites gaines en cachemire, en foulard, en soie, en "drap mousseline," qui sont fixées à un jupon de lainage. De cette façon, la gaine est maintenue droite, ne remonte pas autour de l'encolure et forme un vêtement entier de dessous très confortable. Autour de l'écharcure de la robe on met n'importe quelle garniture, un volant de mousseline de soie, de bengaline, ou une dentelle.

Les robes courtes se portent à présent autant que les robes longues pour les enfants ; aussi les guêtres sont de nouveau en grande faveur. On les fait de même teinte que la robe.

Revenons aux mamans :

On voit des fantaisies toutes nouvelles en fait de collerettes, de berthes, de cols. Ce sont des applications de broderies, des motifs de mousseline découpés et rebrodés sur fond de tulle et posés sur du velours dans lequel ils paraissent incrustés.

Les cols continuent à être d'une hauteur et d'une largeur insensées ; quand ils sont ainsi composés de velours, de satin, de broderies, on les met sur n'importe quelle robe, à laquelle ils donnent une allure élégante.

Toutes les dentelles ont de la vogue et leur emploi est des plus fréquents dans les toilettes. On est arrivé à fabriquer des imitations de valenciennes, de malines, d'Angleterre, qui sont si parfaites qu'on arrive presque à s'y tromper.

Les rabans jouent aussi un rôle important dans la toilette ; il suffit d'un lien autour du cou, d'une ceinture en raban d'une jolie teinte, pour changer tout l'aspect d'une robe. Tous les rabans s'emploient avec succès : les façonnés, les rayés, les changeants, les unis. N'en dédaignez donc aucun, vous trouverez toujours à vous en servir avantageusement.

CHOSSES ET AUTRES

Les élégantes de New York portent des chaussures dont la pointe est ferrée d'or. D'aucunes même ont cette plaque d'or parsemée de pierreries.

—On emploie à présent la pulpe de bois pour falsifier le fil de laine. On fabrique des bas où il entre une partie de fibres de bois et deux parties de laine.

—The Flag of Truce, de Walter Sanford, est un mélodrame de puissant effet qui se joue, cette semaine, au Royal. On se rappelle le succès de cette pièce émouvante à Montréal. Les situations ont une grande intensité dramatique que met en relief une mise en scène extraordinaire. La scène de la carrière où toute la manœuvre des mineurs s'exécute par des ouvriers expérimentés offre un saisissant aspect. Tout un quartier d'roc est levé par une grue énorme. Le héros de la pièce se trouve exposé à une mort affreuse sous le bloc de mine lorsqu'une explosion terrible a lieu et que miraculeusement il est sauvé. The Flag of Truce sera reçu avec la même faveur que par le passé. La compagnie est très vantée par les journaux américains.

VIENT DE PARAÎTRE

Chez Leprohon & Leprohon, éditeurs de la Bonne Littérature Française, le 10ème numéro de leur publication mensuelle, intitulé le COUREUR DE DOT, par Docu franc

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié "Le Remord d'un Fausseur," une œuvre du même auteur, qui a pu avoir un remarquable succès dans le 5ème numéro de la Bonne Littérature Française, et qui a obtenu un des plus grands succès dans toutes les parties du Canada ainsi qu'aux Etats-Unis. Ils trouveront dans le COUREUR DE DOT comme dans cette dernière œuvre la même noblesse de sentiments, la même grandeur de caractère, le tout agrémenté d'un style gracieux et brillant. Le COUREUR DE DOT foisonne d'aventures tragiques de situations attendrissantes, d'événements inattendus.

Les lecteurs et surtout les innombrables lectrices de la Bonne Littérature Française nous sauront gré certainement de leur avoir donné un chef-d'œuvre de ce genre.

Ce volume est en vente au complet dans tous les dépôts de journaux pour 10 cents seulement et chez les éditeurs, Leprohon & Leprohon, 25, rue St Gabriel, Montréal.

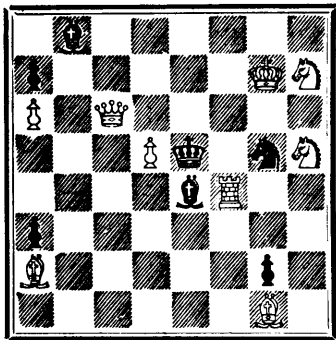
N B — Numéro précédent ce dernier : "Le Sacrifice d'un Fils," par Ernest Daudet, grand roman dramatique est en vente dans tous les dépôts de journaux et chez les éditeurs pour 10 cts.

Agent pour Québec, J. E. Turgeon, 64, rue St-Joseph, S-Roch. Pour Ottawa, Lassalle Gravelle, 63 1/2, rue Rideau.

LES ECHECS

PROBLEME No 171

Composé par M. E. Bertrand
Noirs.—8 pièces



Blancs 8 — pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION DU PROBLEME NO 170

Table with 2 columns: Noirs and Blancs. It lists chess moves for both sides, such as 1 D3CD, 1 R3D, 2 P4FR, 2 ?, 3 D6CD, mat, 1 R5F, 2 RprP, 2 D3CR échec, 1 R3F ou P joue, 3 D3R mat, 2 R ou P joue, 2 D5D, 3 D fait mat.



W. H. Ward.

Un Cas Presque Sans Espoir.

Un Rhume Terrible. Aucun Repos ni jour ni nuit. Abandonné des Médecins.

UNE VIE SAUVÉE EN PRENANT

Le Pectoral-Cerise d'AYER

"Il y a plusieurs années, j'ai attrapé un fort rhume accompagné d'une toux terrible qui ne me donnait de repos ni jour ni nuit. Les médecins, après m'avoir soigné de leur mieux, déclarèrent mon cas sans espoir et dirent qu'ils ne pourraient plus rien faire pour moi. Un ami, ayant appris ma maladie, m'envoya une bouteille de Pectoral-Cerise d'Ayer que je me mis à prendre, et bientôt je me sentis grandement soulagé. Quand j'eus pris la bouteille entière, j'étais complètement guéri. Je n'ai jamais eu de toux bien importante depuis cette époque-là et je crois fermement que le Pectoral-Cerise d'Ayer m'a sauvé la vie."—W. H. WARD, 8 Quimby Ave., Lowell, Mass.

Le PECTORAL-CERISE d'AYER
La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer, le meilleur Purgatif de Famille.

OPERA FRANCAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 12 novembre. Deux nouveautés de premier ordre

LUNDI—LA MASCOTTE, le populaire opéra comique d'Audran. Bérina, Mme Buir
MARDI—LES DEUX TIMIDES et LE SUPPLICE D'UN HOMME, comédies

MERCREDI, VENDREDI et SAMEDI en matinée—La grande et désopilante comédie en trois actes d'Alex. Bisson, LE DEPUTE DE BOMBIGNAC, avec MM. Fétis et M. lo.

JE DI (soirée de gala) et SAMEDI—MIGNON, opéra en quatre actes, l'œuvre inmortelle d'Ambroise Thomas, avec deux mières chanteuses Mignon, Mme Bouit Philine, Mlle Degoyon.

Pris des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy 1637, rue Notre-Dame et au théâtre

AUX JOUEURS D'ECHECS — Diagramme pour problème à vendre : 2c le cent. JOSEPH GENEST, 1950, rue Ste-Catherine.

Banque Ville-Marie

AVIS est donné par le présent qu'un dividende de TROIS POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau principal de la banque, le et après Samedi, le 1er décembre prochain. Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre, ces deux jours inclusivement. Par ordre du bureau de direction,

W. WEIR, Président.

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 58

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3 1/2) pour cent, sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au bureau de la banque, à Montréal, le et après samedi le 1er DÉCEMBRE prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 16 au 30 novembre prochain, inclusivement. Par ordre du bureau de direction.

A. DEMARTIGNY, Dir.-Gérant

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, l'anne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sanguet.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

J. EMILE VANIER
Ancien élève de l'Ecole Polytechnique
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
187, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

RENE RAVAU

ARTISTE-PEINTRE

1, Rue St-Laurent
Résidence privée :
156a, Ste-Elizabeth

Portraits en tous genres.—Peinture à l'huile, Aquarelle, Peinture sur soie, satin etc.—Spécialité : Adresses enluminées.

LE COSMOS.—La plus ancienne revue catholique des sciences et de leurs applications — hebdomadaire. — 32 pages, belles illustrations, \$6 40 par an, 9, rue François Ier, Paris, France.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la SCROFULE, le CHLORISME, l'ANÉMIE, la RACHITOSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

MUSIQUE AU RABAIS

20,000 morceaux à 10 cents au choix

MUSIQUE INSTRUMENTALE

- Menuet.....G. Jacobi
La pluie de roses, impromptu.....C. Kelling
Mignonnette, chanson.....G. Bachman
Belles de nuit, valse.....Franz Hitz
Amélie, gavotte.....R. Ellenberg
A toi mon cœur.....Albert Jourgman
Je pense à toi, romance.....Edm. Abesser
Caprice Louis XV.....Jules Vesqueur
Jeu d'esprit, polka.....Emile Walteufel
Tout ou rien, polka.....Emile Walteufel
Rêve après le bal.....Ed Broustedt
Bébé.....Emile Walteufel
Simple aveu, romance sans paroles.....Thomé
Petite valse.....A. Luigini-Bosquet
Gavotte pour piano.....F. M. de Mol
Rococo, gavotte.....Ernest Jonas
Loin du pays, polka.....Théophile Mahy
Loin du bal.....Ernest Gillet
Secret de jeune fille, madrigal A. d'Hænen
La Tosca, valse.....Laurence Rogert
Les dominos bleus, polka.....E. F.
Invitation à la gavotte.....E. Walteufel
Pavane.....G. Grandjean
Pastorale.....G. Bachman
Sur le lac.....Otto Hegner
Pas de matelots.....G. P. Ritter
2e valse de concert.....Benj. min Godard
Les plus beaux yeux, polka.....G. Michiels
Ivresses du bal, valse.....Emile Faveur
La Zamaeneca, danse nationale du Chili.....Th. Ritter
La Zingara, danse hongroise.....G. Bohm
Un rêve de bonheur, idylle pour piano.....H. Alberti
Berceuse (violin).....Alfred Désève
Ninuetto.....Gaston Lemaire
La rose sauvage.....Edm. Abesser

MUSIQUE VOCALE

- Auprès de ma Mie.....C. Chaminade
L'utilité d'un éventail, chansonnette.....Mme Emile Perronnet
Le rossignol n'a pas encore chanté, sérénade.....Lucien Collin
La nille du pêcheur.....Ludolf Wadman
Abandon.....Gred Gumbert
Quand je t'ai vue, mélodie.....G. Bremer
La leçon d'amour, (chantée par Mlle Eugénie Tessier).....Aug. Durand
Sonnet de voiture.....J. Duprado
La dernière feuille.....Antony Choudens
Une âme au ciel, mélodie.....E. Durand
Dis moi de ton cœur la pensée, de l'Opéra-comique "l'Amour médecin".....F. Poise
Cœur de femme.....E. du Suppré
Viens, les gazons sont verts.....Ch Gounod
Nuits d'Espagne.....J. Massenet
Chanson de "Vertiguette," du "Sermement d'amour".....Audam
Le pays des rêves, val. chantée.....E. Lavigne
Mélancolie du soir.....George Weiler
Sérénade mélancolique.....E. Lavigne
Venise Dort, barcarolle.....Alfred d'Hack
Polyeucte, invitation à Vasta.....Chs Gounod
Le sais-tu ?.....J. Massenet
Pluie d'été.....Lorenzo Prince
La gitana.....A. d'Hack
Dors amis.....J. Massenet
Sous l'ombrage, val. chantée.....Ch Godfrey
Toute la vie, val. chantée.....J. B. Weddlin
Remember, paroles françaises de Charles Bayer.....H. P. Danks
Si j'étais oiseau.....Ferd. Hiller
Chari é (hymne).....J. Faure
La Toussaint (lég alsacienne).....V. Laocme
Vieille chans., tirée de Boccace F VonSupp
Aimons-nous sérénade.....Jules Uzès
Chanson de Nanon.....Richard Genée
Pour un oiseau.....M. Carman

S'ADRESSER A LA

Boîte 1070 Bureau de Poste

MONTRÉAL

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

RELIABLE!!

LAWYERS, BANKERS, Insurance Companies, Merchants or private individuals would do well to remember that the National Detective Bureau has reliable Detectives located everywhere, which enables us to do work quickly at a reasonable cost. All classes of legitimate detective work taken. If you are in need of a DETECTIVE for any purpose, write to Chas. Ainge, Supt. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Rooms 11, 12, 13, 14 and 15, 96 1/2 R. Market St., Indianapolis, Ind. * * * * *

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

—Mais, ma mère, répondit Paul revenu de sa stupéfaction, je n'ai plus rien à vous dire, puisque vous savez tout.

—Tout ? est-ce qu'on sait jamais tout ?

Mais quand même, rien ne s'oppose, je crois, à ce que nous parlions d'elle. Ainsi, Paul, cette jeune fille que tu aimes, dont tu m'as parlé l'autre jour, demeure à Montihéry et s'appelle Georgette ?

—Oui, ma mère.

—T'aime-t-elle sincèrement ?

—Oh ! j'en suis sûr.

—Je le crois aussi, car il est impossible qu'elle ne t'aime pas comme tu mérites d'être aimé. Elle est jolie, très jolie, m'a-t-on dit.

—Charmante, adorable !

—Brune !

—Avec de grands yeux noirs superbes.

—Honnête, sage ?

—Un ange, ma mère, un ange !

—Comme voilà bien les amoureux, tous enthousiastes.

—Ma mère, il peut y avoir de l'exaltation dans mon amour, répliqua Paul avec chaleur, mais il y a aussi du raisonnement ; je ne trouverais nulle part une femme plus parfaite, plus digne d'être aimée, adorée ; elle a tout pour elle, l'intelligence, la grâce, la beauté, la douceur angélique du regard, la beauté du sourire, la poésie dans la voix ; enfin un charme exquis qui se dégage comme un parfum de pureté de toute sa personne. C'est elle que mon cœur a choisie, et elle sera la fidèle compagne de ma vie.

Que vous dirai-je encore de Georgette, ma mère ? ajouta le jeune homme de plus en plus animé ; elle est celle que je rêvais en Italie, devant les magnifiques peintures des grands maîtres que j'étudiais. Alors, certes, je n'espérais pas la rencontrer un jour ; Georgette, ma mère, est la jeune fille idéale !

—Mon Dieu ! comme tu en es amoureux, Paul ! Mais ne la vois-tu pas un peu trop avec tes yeux d'artiste ?

—Sans doute je la vois avec mes yeux d'artiste, mais je la vois mieux encore avec les yeux de mon âme.

Léonie ne put s'empêcher de sourire.

—Quel âge a-t-elle ?

—Elle n'a certainement pas dix huit ans ; mais elle-même ne saurait dire exactement son âge.

—C'est juste, puisque l'on ignorait si elle avait plus ou moins de deux ans lorsque les époux Reboal l'ont trouvée un matin dans leur étalé à montons, où une personne demeurée inconnue l'avait abandonnée dans la nuit.

—Quoi, ma mère, vous savez cela ?

—Tu vois que je sais assez bien renseignée.

—Mais, babutia Paul, quel intérêt ? . . .

—Le tien, mon fils, le tien seul. Certes ton amour et même ton enthousiasme sont pleinement justifiés ; tout ce que tu viens de me dire de cette jeune fille, on me l'avait dit ; j'étais donc déjà prévenue en sa faveur. Elle n'a qu'un défaut.

—Lequel ma mère ? fit Paul en se redressant brusquement, prêt à protester avec énergie.

—Oh ! pas à mes yeux, mais peut-être à ceux de ton père : elle n'a pas de famille, pas de nom autre que celui de Georgette et pas de fortune.

—He ! que m'importe cela ? s'écria le jeune homme avec un superbe rayonnement dans le regard ; Georgette est une déshéritée, c'est peut-être à cause de cela que je l'ai aimée. Ah ! sa pauvreté, mais c'est parce qu'elle est pauvre que je l'adore ! Quant à mon père, ma mère, comme vous il veut mon bonheur, et je le connais assez pour avoir la certitude qu'il n'y mettra pas obstacle.

—Tes paroles me font comprendre que tu ne lui as pas encore parlé de Mlle Georgette.

—C'est vrai.

—Qu'attends-tu puisque ton intention est d'épouser cette jeune fille ? Le jeune homme ébaucha un doux sourire et répondit gravement :

—J'attends votre réconciliation avec mon père.

Elle secoua tristement la tête :

—Paul, dit-elle, ne demande pas ce que tu ne peux obtenir. Je connais aussi ton père, moi, c'est un homme de bronze, il ne cédera pas à tes prières.

—Nous prendrons patience, Georgette et moi. Je ne veux me marier que si j'ai à mes côtés mon père et ma mère.

Léonie secoua de nouveau la tête.

—C'est de l'entêtement, fit-elle ; du moment que je ne m'oppose pas à ton mariage, je n'ai pas besoin de m'être réconciliée avec ton père pour te donner mon consentement. Je ne serai pas à la mairie et à l'église, voilà tout.

Le jeune homme soupira et laissa tomber sa tête dans ses mains.

—Mon cher Paul, poursuivait Léonie de cette voix douce et caressante qui avait tant contribué à séduire le sculpteur sur bois, crois-moi, ne retarde pas ton bonheur ; tu l'as sous la main, prends-le ! Ah ! pour le bon-

heur, la vie est courte, hâte-toi donc vite d'être heureux. C'est aussi dans l'intérêt de celle que je te parle ainsi ; elle n'est pas heureuse dans cette auberge du "Fausan doré," auprès de son père adoptif, abîmé par l'abus des liqueurs fortes ; elle est moins bien traitée, m'a-t-on dit, qu'une simple servante, et ce qui est pire encore, elle a à subir l'odieux contact d'une horrible maritorne qui ne lui ménage pas les paroles grossières ; pauvre souffre douleur il n'est que temps de la sortir de cet abominable milieu !

Et puis, mon cher enfant, après ton mariage, — et tu vois maintenant si je le desirais, — quand ton père verra ce que j'aurai fait pour toi, peut-être le trouveras-tu mieux disposé à l'indulgence.

—C'est bien, ma mère, dit Paul, je parlerai de Georgette à mon père.

—Oai, n'est-ce pas ? Ah ! je savais bien que tu me comprendrais !

Après un silence, elle reprit :

—Je ne sais pas quelle est la fortune de ton père, mais tout ce que je possède est pour toi et à toi dès aujourd'hui, si tu veux. Oh ! sois sans inquiétude, mon ami, tu peux entrer en ménage. La mère a pensé à son fils et a mis en réserve pour lui deux cent mille francs.

—Ma chère mère, répondit Paul d'un ton assez indifférent, je vous assure que la question d'argent ne me préoccupe guère.

—Mais j'y pense pour toi.

Elle se leva, alla prendre dans une vitrine un petit coffret d'ébène qu'elle ouvrit, et elle mit sous les yeux du jeune homme un magnifique collier de perles fines.

—Je te le donnerai, dit-elle, avec d'autres bijoux que tu mettras dans la corbeille de ta fiancée.

Paul n'était pas ébloui.

—Ce collier est très beau, ma mère, dit-il, beaucoup trop beau pour Georgette, dont les goûts sont, comme les miens, très simples.

—Tout ce que tu voudras ; mais je veux que la femme de mon fils, reine par la beauté, le soit également par sa pureté.

Elle s'animait, sa voix prenait des intonations vibrantes exaltées.

Elle continua :

—Il vous faudra un appartement somptueux.

—Oh ! ma mère !

—Laisse-moi dire ; tu n'es pas ambitieux, mais je le suis pour toi. C'est moi qui louerai votre appartement et le ferai meubler . . . Oh ! sois tranquille, je m'y connais ; tu verras comme je saurai l'orner. J'ai des étoffes rares, très riches, qui viennent de l'Inde, de la Chine et du Japon, des objets d'art sans prix pour les véritables connaisseurs ; des armes comme on n'en trouve plus, pour former une admirable panoplie.

Paul se sentait touché, mais non ébloui.

—Chère mère, répondit-il, ce que je préfère de beaucoup à tout cela, c'est votre affection, et elle me suffit. Le luxe ne convient pas à un artiste à ses débuts. Plus tard, quand le succès a couronné son talent, il a le droit . . .

—Le luxe que tu désignes, l'intelligence, est toujours pour quelque chose dans le succès ; il le fait arriver plus vite. Je connais le monde, moi, il ne s'inéresse qu'à ceux qui n'ont pas besoin de lui. C'est toujours sur le riche, au détriment du pauvre, que se porte son attention. Au prochain Salon, devant tes tableaux, on entendra dire : "L'auteur de ces belles toiles est un tout jeune artiste revenu d'Italie, où il a étudié son art pendant dix années, mais il est riche et n'attend pas après la vente de ses tableaux." Eh bien, ce sera une raison pour qu'on se les dispute, et on te les achètera cher, au poids de l'or. Et comme le succès appelle le succès, tu n'auras qu'à t'abandonner au courant ; tes œuvres seront recherchées, on en parlera dans les journaux, dans les salons, partout, et c'est ainsi que, bientôt, tu deviendras l'idole du public.

Le jeune homme souriait de l'enthousiasme avec lequel sa mère faisait miroiter à ses yeux ce brillant avenir.

—Mon Dieu, ma mère, dit-il, je crois qu'il vaut mieux être que paraître et que, dans les arts comme en tout, on n'arrive que par le talent ; aussi je ne veux compter pour réussir que sur mes efforts, sur un travail persévérant.

—Oui, oui, sans doute, tu travailleras ; mais je te le répète je connais le monde, et tu auras besoin de mes conseils, tu verras.

Ainsi, dans ce moment où la mère croyait qu'aux effusions de sa tendresse, se révélait encore la femme habitée à exploiter les faiblesses humaines, familière avec tous les expédients qu'inspire une morale complaisante.

Certes, Paul était trop touché d'une affection qui se traduisait en termes si admiratifs pour avoir une pensée de blâme à l'égard de sa mère ; cependant il avait éprouvé une sorte de malaise en l'entendant exprimer des idées absolument opposées aux siennes.

La conversation, qui pouvait devenir pénible pour le jeune homme, fut interrompue par Elisabeth,

—Qu'y a-t-il ? demanda Léonie, mécontente qu'on la dérangeât.

—C'est ce monsieur, qui est déjà venu pour le bronze florentin.

—Eh bien, vends-le lui, tu en connais le prix.

—Il a, dit-il, une commande importante à vous faire.

La brocanteuse eut un geste d'impatience. S'adressant à son fils :

— Tu veux bien m'attendre un instant ! dit-elle.

Et, sans avoir donné à Paul le temps de répondre, elle sortit. Elle revint au bout de dix minutes, la main pleine de pièces d'or.

— C'est le prix de mon bronze, dit-elle ; tiens, Paul, prends cela.

— Merci, ma mère, répondit-il, ce que mon père me donne chaque mois me suffit amplement.

Un sentiment d'amère jalousie brilla dans les yeux de la mère.

— Alors, fit elle tristement, tu veux bien tout accepter de ton père, mais de moi, rien ?

— Si, si, ma mère, dit-il très ému, donnez, j'accepte.

Et pour effacer l'impression pénible, il l'embrassa avec effusion.

Elle revint souriante.

Mais il était dans sa destinée de ne pouvoir s'abandonner quelques instants aux douces émotions sans que quelque image importante vint lui rappeler la fragilité de ses joies.

Comme tous ceux qui, pour arriver à leur but, prennent des voies souterraines, elle tremblait que quelque circonstance imprévue ne vint la terrasser.

La loyauté même de son fils l'effrayait.

Paul avait pris son chapeau et était prêt à partir.

— Déjà ! soupira-t-elle. J'avais un tas de choses à te dire ; mais quand tu es auprès de moi, l'émotion, le bonheur me font perdre la mémoire. Ah ! il est bien heureux, ton père il t'a tous les jours !

— Je reviendrai souvent, ma mère, je vous le promets.

— Osi, oui, mon cher enfant ; je ne saurais trop te le répéter, tu es toute ma joie, toute ma consolation, toi seul as le pouvoir de chasser la tristesse qui, trop souvent, me serre le cœur.

Elle accompagna son fils jusqu'à la porte du magasin et, pensive, le regarda s'éloigner. Quand il eut disparu, elle rentra.

Si son fils avait le pouvoir de chasser la tristesse de son cœur, il avait aussi celui d'assainir ses pensées, mais pas assez pour faire d'elle une autre femme.

Elle sentait bien qu'elle s'était engagée dans une voie mauvaise, peut-être même dangereuse ; mais elle était lancée en avant et ne pouvait songer à s'arrêter. D'ailleurs, jusqu'alors, tout souriait à ses combinaisons ; pourquoi se serait-elle arrêtée ? Est-ce que les événements ne lui donnaient pas raison ?

Georgette et son fils s'aimaient ; rien de plus naturel et de plus simple, après tout, que leur mariage. Eh bien, après le mariage, qui donc oserait lui reprocher le bonheur des deux jeunes gens ? Est-ce qu'on pourrait lui faire un crime d'avoir mis la femme de son fils en possession d'une immense fortune ?

Ainsi raisonnait la marchande à la toilette pour s'affermir dans ses résolutions et s'amnistier elle-même. Mais avant d'arriver au résultat désiré, elle ne se dissimulait pas les difficultés qu'elle aurait à surmonter et toutes les inquiétudes qu'elle allait avoir.

Avant tout, étant bien convaincue que le marquis de Mimosa n'existant plus, il fallait savoir ce qu'étaient devenus ses biens, en quelles mains ils étaient tombés et ce qu'elle aurait à faire, armée du testament, pour les revendiquer au nom de la légitime héritière.

Après avoir réfléchi, elle comprit que le mieux à faire était d'employer l'intervention d'une de ces agences d'informations qui fournissent à prix d'argent les renseignements que l'on a intérêt à posséder.

Elle consulta l'annuaire Didot, qui, entre plusieurs de ces sortes d'agences, lui indiqua celle d'un individu du nom de Brévanne. — *Renseignements sur tous pays. — Discrétion. Célérité.* — dont les bureaux étaient installés rue Sainte-Anne.

XIII.—L'AGENCE BRÉVANNE

Il y a à Paris un assez grand nombre d'agences de renseignements. Les unes ont la spécialité de faire connaître le plus ou moins de solvabilité des négociants et commerçants de Paris, des autres grandes villes de France et même de l'étranger ; elles indiquent la situation de tel ou tel, dans quelle mesure on peut faire crédit à celui-ci, quel degré de confiance on peut accorder à celui-là ; elles font savoir que tel gros négociant ou manufacturier, qui paraît très au-dessus de ses affaires, n'est que dans une prospérité factive et marche inévitablement vers la faillite.

Grâce à un système d'espionnage habilement organisé, elles sauront vous dire si une jeune fille, qui passe pour être très sage, a bien le droit au titre de rosière ; si un jeune homme que l'on songe à prendre pour gendre n'est pas engagé dans une liaison difficile à rompre.

C'est véritablement dans ces agences que sont les terribles yeux d'Argus.

Quelle que soit la question que vous leur posiez, elles se chargeront de vous fournir la réponse : ce n'est qu'une question de temps et de prix.

C'est à cette dernière catégorie qu'appartenait l'agence dirigée par le sieur Brévanne.

Raymond Brévanne, après une jeunesse fort orageuse pendant laquelle il avait gaspillé, crequé à belles dents l'héritage de ses parents, était entré dans la bigane de Sûreté où l'on avait apprécié sa finesse, son tact, son esprit et son flair infatigable et l'habileté avec laquelle il savait découvrir une piste, puis la suivre en limier émérite sans jamais se laisser égarer.

Il était homme de ressources. Il connaissait les dessous de la vie pa-

risienne, il avait été initié à beaucoup de mystérieuses histoires et savait quel parti on pouvait tirer des vices des uns, des embarras des autres.

Ses fonctions de policier lui avaient créé de nombreuses relations ; certains riches personnages qu'il sut intéresser, séduire par son esprit délié, la souplesse de son intelligence, et qui, d'ailleurs, le connaissaient comme un homme d'action, très entreprenant, n'hésitèrent pas à lui avancer les fonds qui lui étaient nécessaires.

Il fonda son agence de renseignements, qui, après des commencements modestes, prit bientôt une rapide extension et devint la maison la plus importante de ce genre.

L'agence Brévanne occupait une maison toute entière, ayant plusieurs escaliers et son entrée sur deux rues, afin de donner à ceux qui venaient des garanties contre les regards indiscrets.

Le sieur Brévanne avait sous ses ordres un nombreux personnel à Paris et des correspondants dans beaucoup de villes de France et même à l'étranger. Ses bureaux constituaient une autre préfecture de police où chacun avait ses attributions spéciales.

Ce policier de haute marque tenait les fils d'une foule d'intrigues souvent très compliquées et se vantait, auprès de ses intimes, d'être en mesure de publier des *Mémoires du Diable* bien autrement intéressants que ceux de Frédéric Soulié.

A l'heure où nous pénétrons dans le cabinet de Raymond Brévanne, il est assis devant son bureau, occupé à dépouiller sa correspondance ; beaucoup de lettres étaient écrites en chiffres, dont personne dans son entourage ne connaissait la clef.

M. Brévanne avait la taille un peu au-dessus de la moyenne, les joues pleines, le teint fleuri, toutes les apparences d'un joyeux vivant, d'un bon enfant dont aucune grave préoccupation ne trouble l'insouciance épicurienne.

Mais en l'examinant attentivement on était bientôt frappé de la finesse de son sourire et de l'expression indéfinissable que l'habitude de la réflexion donnait à sa physionomie. On soutenait difficilement l'éclat de ses yeux qui allaient fouiller jusqu'au fond de l'âme les plus secrètes pensées de ses interlocuteurs.

Notre personnage leva la tête au bruit que fit un de ses employés en entrant dans le cabinet.

— Qu'est-ce ? fit-il.

— Une dame très élégamment mise demande à parler à M. Brévanne.

— A-t-elle dit pourquoi ?

— Pour une affaire importante.

— Alors, je vais la recevoir.

Il prit un tas de lettres, de celles qui n'étaient pas chiffrées, et les tendit à l'employé, disant :

— Faites entrer cette dame, puis vous ferez la distribution de ces lettres au chef de service.

L'employé sortit du cabinet, et un instant après la dame annoncée y entra.

C'était la marchande à la toilette.

Elle avait été bien inspirée en choisissant l'agence Brévanne, mais elle ne savait pas, en s'avançant vers cet homme, qui s'était levé pour la recevoir, qu'elle se trouvait en présence d'une célébrité policière.

Il accueillit la visiteuse avec son sourire le plus engageant et une grande aisance de manières qu'aurait pu lui envier l'homme le plus rompu aux usages du monde.

— Veuillez vous asseoir, madame, dit-il.

Et de la main il lui indiqua un fauteuil disposé de telle sorte qu'elle se présentait de face et en pleine lumière.

— Madame, reprit-il quand elle se fut assise, vous avez à me parler, m'a-t-on dit, d'une affaire importante.

— Oui, monsieur, très importante.

— Eh bien, madame, je suis tout à vous.

— Il s'agit de renseignements que je voudrais avoir.

— Tous les renseignements, madame, de quelque nature qu'ils soient, je pourrai vous les fournir.

— Même s'il faut les aller chercher en Espagne ?

— On les irait chercher en Chine, si l'on y mettait le prix, bien entendu.

Mais avoir quelque chose à découvrir en Espagne ne me paraît pas présenter de bien grosses difficultés. Du reste, seraient-elles énormes qu'elles ne m'effrayeraient point ; on met plus de temps et l'on dépense plus d'argent, voilà tout, ici nous ne connaissons pas le mot impossible.

Il se leva et alla prendre dans un casier un gros registre qu'il ouvrit sur le bureau, devant lui.

— Mais si vous le voulez bien, madame, reprit-il, nous allons procéder par ordre. D'abord, veuillez avoir l'obligeance de me donner votre nom.

La marchande à la toilette eut un moment d'embarras et d'hésitation. Brévanne attendait la plume à la main.

— Monsieur, dit-elle, il est bien entendu que je puis avoir en vous la plus entière confiance et que je compte sur votre absolue discrétion ?

— Soyez tout à fait tranquille, madame, la discrétion est le premier devoir de ma profession ; jamais les secrets qui me sont confiés ne sortent d'ici ; ce livre, qui les contient cependant n'est que le memento de mes opérations, n'est ouvert que par moi.

Voyez tous ces cartons qui garnissent les murs de mon cabinet ; que de secrets ils contiennent ! Ce sont autant de dossiers auprès desquels les vingt-deux mille dossiers dont on a tant parlé ne sont qu'un jeu d'enfant.

Mon métier est de faire pénétrer partout mes investigations, de tout voir, de tout savoir et de tout oublier. La confiance que j'inspire à mes clients est sans doute dans le soin que j'apporte à les satisfaire, mais elle est aussi dans ma discrétion ; ils savent que ce qui se passe entre eux et moi ne sera jamais divulgué. Je pourrais faire mettre sur la porte de mon cabinet,

en grosses lettres noires entourées de larmes d'argent, comme épitaphe : C'est ici le tombeau des secrets.

Léonie ne put s'empêcher de sourire.

—C'est bien, monsieur, dit elle, on m'appelle Mme Prudence.

—C'est tout ?

—Oui, monsieur.

—Et vous demeurez ?

—Rue Lafayette, où je suis marchande d'objets d'art et de curiosité.

—Comment, c'est vous qui êtes madame Prudence ! s'exclama Brévanne.

—Mais...

—Je vous connais, madame Prudence.

—Vous me connaissez ! fit elle tout ahurie.

—Hé, oui, j'ai eu plusieurs fois à donner des renseignements sur vous, oh ! uniquement au sujet de vos affaires, à des maisons d'Italie, d'Allemagne, de Grèce, de Turquie avec lesquelles vous êtes en relations. Permettez-moi de vous féliciter, madame ; par votre intelligence, vos connaissances spéciales et des prodiges d'habileté, vous avez su créer en peu de temps une maison bien connue dans toute l'Europe, et peut-être unique dans son genre.

—C'est de la flatterie, monsieur.

—Non pas. J'aime, voyez-vous, les personnes aux grandes idées, aux larges conceptions, et vous pouvez être assurée d'avance que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous être agréable, sans compter le plaisir que j'aurai à vous servir. Maintenant, voyons, de quoi s'agit-il ?

—De renseignements au sujet d'un héritage.

—Considérable sans doute ?

—Je le crois.

—De quoi se compose cet héritage ?

—Je ne saurais trop le dire, mais j'ai tout lieu de croire qu'il y a un château, plusieurs domaines.

—Le tout en Espagne ?

—Oui.

—Est-ce qu'il y a eu captation, ou spoliation ?

—Je pense qu'il y a eu spoliation, sans cependant pouvoir l'affirmer.

—Est ce vous, madame, qui avez les droits sur ces biens ?

—Non, monsieur, j'agis au nom d'une autre personne, une jeune fille, dont les droits à l'héritage de son père sont indéniables.

—Heu ! heu ! si elle a été déshéritée... Il y aura procès, et quand on est entre les mains des hommes de loi, on ne sait ni comment ni quand on en sort.

—Non seulement elle n'est pas déshéritée, monsieur, mais il y a un testament en sa faveur.

—Oh ! alors, l'affaire se simplifie ; un testament ! Quel âge a cette jeune fille ?

—Dix huit ans.

—Depuis quand son père est-il décédé ?

—Il y a de cela plus de quinze ans.

—Et c'est aujourd'hui seulement qu'elle pense à faire valoir ses droits à l'héritage de sa famille ?

—Le testament était égaré, perdu ; il n'a été retrouvé que depuis peu. La jeune fille ignore encore le secret de sa naissance et ne sait rien de ce que je veux faire pour elle.

—Mais cela devient très intéressant ! s'écria Brévanne.

Il changea de position, mit son coude sur la table et son menton dans la paume de sa main.

—Oui, vraiment, ajouta-t-il, il y a du roman là dedans.

—C'est, en effet, une histoire étrange.

—Que vous allez me raconter ?

—Je ne peux vous dire que ce que je sais, mais ce sera suffisant pour les recherches que vous aurez à faire.

—Je vous écoute de mes deux oreilles.

—Le père de la jeune fille est un noble et riche espagnol, le marquis Philippe de Mimosa.

—Mimosa, fit Brévanne, je connais ce nom ; veuillez continuer, madame.

—Je ne saurais dire dans quelle circonstance extrêmement critique ou dans quelle situation douloureuse s'est trouvé le marquis de Mimosa. Toujours est-il que le voyant entouré d'ennemis, prêt à tomber sous leurs coups, voyant sa fin prochaine, et craignant que sa fille unique, alors âgée d'environ deux ans, ne tombât entre les mains de ces mêmes cruels ennemis et n'eût un sort pareil au sien, il remit l'enfant à un de ses fidèles serviteurs, avec ordre de la confier à une personne sûre, qui se chargerait de l'élever et saurait la soustraire à toutes les recherches qui pourraient être faites pour la retrouver.

Le serviteur s'acquitta de sa mission ; malheureusement il avait été suivi par un homme à la solde des ennemis en question, et deux ou trois jours après que la pauvre petite eut été confiée à la femme qui s'était chargée de l'élever, elle fut enlevée par cet homme, ce misérable.

—Oh ! oh ! fit le directeur de l'agence.

—D'après ce que j'ai appris depuis, poursuivit Léonie, le bandit avait reçu l'ordre de tuer la pauvre petite créature, mais ce lâche assassinat lui répugna. Passant dans un village, au milieu de la nuit, il pénétra dans une étable à moutons, y déposa l'enfant et disparut.

—Très intéressante cette histoire, madame Prudence.

—Le lendemain matin, la petite fille abandonnée fut trouvée par les bonnes gens à qui appartenaient l'étable ; n'ayant pas d'enfant, ils l'adoptèrent, l'élevèrent comme si elle eût été leur propre fille, et elle est aujourd'hui une charmante et très jolie personne douée d'une rare intelligence et ne manquant même pas d'une certaine instruction.

—Bref, une vraie fille de marquis. Mais me voilà jaloux de vous, madame Prudence ; comment diable avez-vous pu découvrir tout cela ?

—Je dois vous avouer, M. Brévanne, que le hasard m'a beaucoup et étonnamment servi.

—Oh ! le hasard, quand il se mêle d'une chose il est le plus grand des maîtres ; souvent, je le reconnais, il est plus habile et plus fort que moi. Mais revenons à notre affaire. Est ce que depuis l'enlèvement de la petite fille personne ne l'a réclamée ou tout au moins n'a cherché à savoir ce qu'elle était devenue ?

—Personne, ce qui indique que le marquis n'existe plus et que ses craintes au sujet de sa fille n'étaient que trop justifiées.

—Diable, diable ! tout cela est bien singulier.

—En effet, bien singulier.

—Qu'est ce que vous supposez ?

—Que le marquis étant mort, personne après lui n'avait à s'intéresser à l'enfant.

—Mais la mère ?

—Elle devait être morte antérieurement aux événements.

—Et le domestique, ce fidèle serviteur ?

—Il peut avoir été assassiné.

—Dame, oui, n'importe, je le répète, tout cela est bien singulier.

—On parvient cependant à se l'expliquer.

—Mais la fortune, les biens du marquis, que sont-ils devenus ?

—Voilà, monsieur, ce qu'il faut savoir.

—Un château, des domaines, ça ne s'évapore pas comme une brume, ça ne disparaît pas comme un tas de feuilles que le vent emporte.

—Je crois, M. Brévanne, que les ennemis du marquis, des parents sans doute, se sont emparés de ses biens.

—C'est possible. Certes, il y avait à cela des difficultés, mais en Espagne... Dans tous les cas, s'ils tiennent, il sera difficile de leur faire lâcher prise.

—Il y a en Espagne une justice comme en France.

—La justice est dans tous les pays, mais partout elle a ses faiblesses, partout il y a avec elles des accommodements.

—Je n'en suis pas encore à m'adresser à elle, monsieur.

—Assurément ; je vous préviens, voilà tout. Ce testament dont vous m'avez parlé existe-t-il réellement.

—Oui.

—Vous l'avez vu ?

—Je l'ai vu.

—Il est entre vos mains ?

Le directeur de l'agence vit le front de la cliente se plisser et comprit que sa curiosité le rendait indiscret.

—Mon Dieu, Mme Prudence, reprit-il, ne voyez dans les questions, peut-être indiscrètes que je vous adresse, que l'intérêt que je porte à cette affaire et à vous-même ; je ne vois pas bien où vous allez, il est vrai que cela ne me regarde pas ; néanmoins, je dois prendre fait et cause pour vous qui me faites l'honneur de vous adresser à moi.

—Je vous en remercie, monsieur ; si, plus tard, j'ai besoin de vos conseils, je viendrai vous les demander.

—Ce sera une nouvelle marque de confiance dont je serai fier. En attendant, et tout d'abord, vous allez avoir à dépenser une somme assez ronde ; c'est là-dessus, précisément, que je voulais attirer votre attention.

—J'ai pensé à cela, M. Brévanne, et je suis disposée à faire les dépenses nécessaires.

—En somme, il s'agit pour moi de savoir ce que sont devenus les biens du marquis de Mimosa, en quelles mains ils sont tombés.

—Voilà tout, monsieur.

—Eh bien, madame, vous aurez les renseignements que vous désirez.

—Dans combien de temps ?

—Je ne peux pas vous le dire exactement, mais le plus tôt possible.

—Pourra-t-on savoir, au moins approximativement, quel est le chiffre de la fortune ?

—Je le pense, nos investigations se porteront aussi de ce côté. Peut-être vais-je aller moi-même en Espagne ; dans tous les cas, j'y enverrai un de mes agents, garçon très adroit, très discret, familier avec la langue espagnole et ayant déjà rempli dans ce pays plusieurs missions difficiles. Vous le savez, là comme ailleurs et plus encore qu'ailleurs, on n'obtient rien si on n'a pas la main généreuse et toujours ouverte. Je suis donc obligé de vous de mander une provision.

—Je m'y attendais, monsieur ; quelle somme dois-je vous remettre ?

—Cinq mille francs.

Mme Prudence tira son portefeuille du sac qu'elle tenait à la main et compta sur la table cinq billets de mille francs.

M. Brévanne lui fit ensuite signer un engagement relatif au salaire qui devait payer ses services.

—Comptez sur moi, madame Prudence, dit-il ; dès que j'aurai les renseignements, vous en serez avertie.

Elle se leva pour prendre congé et ils se séparèrent après avoir échangé une poignée de main.

—Diable de femme, se disait Raymond Brévanne en mettant les cinq mille francs dans son coffre fort, elle est plus rusée qu'un vieux renard ; c'est très bien, son héritage de ce marquis, mais il y a autre chose là-dessous ; en réalité, quel but poursuit-elle ? J'ai vainement essayé de lui tirer les vers du nez, elle ne dit absolument que ce qu'elle veut dire, tout en ayant l'air d'être expansive et pleine de confiance. Ah ! la gaillarde, elle ne se compromet pas.

Après tout, c'est une nouvelle et bonne cliente ; les affaires vont bien, ajouta-t-il en se frottant les mains.

XIV.—CONFIDENCES

Dix heures venaient de sonner à l'horloge accrochée au mur de l'atelier, un œil-de-bœuf dont l'encadrement avait été sculpté avec amour — c'était pour son fils—par M. Auguste Lebran.

Paul travaillait à l'un des deux grands tableaux qu'il destinait à l'Exposition, à celui dont nous avons déjà parlé ; c'étaient les derniers coups de crayon, le jeune artiste ne voyait plus rien à modifier dans les lignes hardies et vigoureuses de son dessin ; les personnages étaient bien placés, avaient l'attitude qu'il avait voulu leur donner et, déjà, chaque figure avait l'expression qui lui était propre, le sentiment, la vie que le pinceau et les couleurs allaient bientôt augmenter encore avec les clartés, les clairs-obs-curs, les ombres.

Paul travaillait avec d'autant plus d'ardeur que ses visites à Georgette, à sa mère, et la maladie de son père l'avaient forcé à s'éloigner de son atelier ; il tenait à réparer non pas le temps perdu, mais, autant que possible, celui qu'il n'avait pas employé à son travail.

La porte de l'atelier s'ouvrit doucement et Lucien Delteil apparut sur le seuil, en s'écriant :

—Ah ! le voilà !

Paul, qui était debout, n'eut qu'à se retourner.

—Mon cher Lucien ! dit-il, laissant voir le plaisir que lui causait la visite de son ami.

Ils s'avancèrent l'un vers l'autre, les mains tendues et largement ouvertes.

—Je te dérange peut-être, dit Lucien, mais ma foi tant pis ; je tiens absolument à te voir et à causer un peu avec toi.

—Mon cher Lucien, tu ne me dérangeras jamais ; d'ailleurs, je suis au travail depuis deux heures et ne sais pas fâché de prendre un peu de repos. Tiens, nous allons fumer deux ou trois cigarettes.

Il lui présenta son étui et, les cigarettes allumées, tous deux s'assirent sur le divan.

—Ah ! tu regardes ma toile, reprit l'artiste, eh bien, qu'en penses-tu ? Donne-moi ton avis, sincère.

—Hé ! que puis-je te dire, sinon que je trouve cela superbe, magistral ! Ce n'est encore qu'une esquisse, et je me sens vivement impressionné.

—Je ne t'en demande pas davantage ; tu as du goût, de la poésie dans l'âme et ma composition te plaît.

—Oui, certes ; ce sera une œuvre, une belle œuvre.

—Je l'espère.

Il y eut un silence.

—Mon ami, reprit Lucien, en jetant dans le crachoir le reste de sa cigarette, je viens te faire ma visite d'adieu.

—Mais quand pars-tu donc ?

—Demain.

—C'est précipité.

—C'est comme ça au ministère.

—Combien êtes-vous d'ingénieurs.

—Seulement quatre avec l'inspecteur général.

—Quelle est la partie du midi de la France qui doit être le théâtre de vos études ?

—Nos travaux se limiteront au bassin supérieur du Tarn, dans le département de ce nom et dans ceux de la Corrèze et de l'Aveyron.

—On y trouve donc des choses intéressantes ?

—Très intéressantes. Il y a là, paraît-il ; des coins de pays aussi peu connus que certaines parties de l'Amérique encore occupées par des sauvages. Nous n'y avons pas encore été devancés et nous espérons y faire quelques importantes découvertes.

On trouve là aussi, dit-on, les sites les plus pittoresques, des paysages d'une incomparable beauté. Quelle belle occasion pour toi, si tu pouvais te joindre à nous ! Mais tu ne peux pas. Voilà, ajouta Lucien, montrant les toiles sur les chevalets, ce qui te retient ici.

—D'abord, pensa Paul, et autre chose.

Il reprit à haute voix :

—Mais, mon ami, il y a partout, pour le véritable artiste, des sites dont il peut s'inspirer ; j'ai découvert des paysages ravissants dans les environs de Paris. Il faut que je te montre cela.

Ils se levèrent, et Paul conduisit Lucien dans une des pièces attenantes à l'atelier, où il lui fit voir une dizaine de délicieux paysages, les uns encore à l'état d'esquisse, les autres complètement terminés.

—Mais où as-tu trouvé ces merveilles ? demanda Lucien.

—Oh ! pas très loin de Paris, à Monthléry et ses environs.

—Tu es si bien poétisé ce pays, mon cher Paul, que l'on voudrait y passer sa vie.

Da regard, Lucien furetait partout. Derrière un châssis, il aperçut le haut d'une tête de femme.

—Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il ; est-ce aussi un souvenir de Monthléry ?

Paul sourit et répondit :

—C'est plus qu'un souvenir, mon ami, car il y a là une partie de moi-même ; c'est un portrait de jeune fille que je n'ai encore montré à personne, pas même à mon père, mais que tu vas voir.

Avec une sorte de pieux respect Paul dégagea le portrait de Georgette, le prit, entra dans l'atelier suivi de Lucien et plaça la toile sur un chevalet, lui donnant le jour qui convenait à la peinture.

—Maintenant, dit-il, regarde.

Lucien ne put retenir un cri d'admiration.

N'est-ce pas quelle est belle ? dit l'artiste.

—Si belle, mon ami, que je ne puis croire que tu t'es borné à copier la réalité.

—Ah ! tu penses que je l'ai flattée ? Eh bien, non. C'est sa figure, ce sont ses traits ; mais je ne suis pas arrivé à rendre comme je l'aurais voulu la douceur mélancolique et rêveuse de son regard, l'expression adorable de sa physionomie, comme il m'a été impossible de reproduire avec mes pinceaux le charme irrésistible qui se dégage de toute sa personne. Si grand que soit le talent de l'artiste, il ne peut saisir que le reflet de la pensée de son modèle : la pureté du cœur, les beautés de l'âme lui échappent.

—Tu enverras ce portrait au Salon ?

—L'envoyer au Salon pour l'exposer aux naïves réflexions des badauds, jamais de la vie !

—Je te comprends. Quel est le nom de cette belle jeune fille ?

—Elle s'appelle Georgette.

—Et elle habite à Monthléry ?

—Oui.

Lucien regarda fixement son ami.

—Pygmalion, dit-il, devint amoureux de la statue de marbre créée par son ciseau et obtint des dieux qu'ils lui donnassent la vie ; toi, Paul, sans le secours d'aucun dieu, si ce n'est celui de ton génie naissant, tu as donné la vie à ta peinture ; mais tu ne ressembles point à Pygmalion, ce n'est pas le portrait que tu aimes, c'est celle dont tu as si admirablement reproduit les traits charmants. Paul, tu es amoureux de Mlle Georgette.

—Je n'ai rien à te cacher, mon ami ; oui, je l'aime, je l'aime, je l'adore !

—Comment as-tu découvert cette merveille ?

—Un jour, — c'était peu de temps après notre aventure de Bongival, — elle m'est apparue tout à coup dans un cadre de verdure, au bord d'une petite rivière, dans tout le rayonnement de sa jeunesse, de sa grâce et de sa beauté.

—Voilà ! Et pourtant tu te croyais invulnérable.

—Je n'ai jamais dit cela,

—Soit, mais tu pensais que la passion de l'art était chez toi trop absorbante pour permettre à une autre de prendre une place dans ton cœur.

—Oui, mais ce n'est pas ce que je pensais qui pouvait rien empêcher. Le jour où je vis Georgette pour la première fois — comme je viens de te le dire, l'impression qu'elle produisit en moi fut instantanée et très vive, c'était comme un brusque reveil qui se faisait dans mon âme ; déjà j'avais d'autres pensées, d'autres idées, et la perception d'une multitude de choses nouvelles. C'était comme si j'eusse fait mon entrée dans un monde d'où j'avais été exilé ; il n'était pas jusqu'à la nature qui ne me parût changée : la verdure était plus belle, les fleurs plus jolies, l'air plus pur, le soleil plus éclatant, les oiseaux avaient des chants plus mélodieux ; enfin tout me semblait plus beau.

J'étais saisi d'une ivresse infinie, j'éprouvais des sensations délicieuses, qui jusqu'alors m'avaient été inconnues ; je me laissais aller à une douce extase de l'âme et je m'abandonnais tout entier à la joie de vivre.

Si ce n'était pas encore l'amour, cela y ressemblait beaucoup ; mais je revis Georgette, irrésistiblement entraîné vers elle par la profondeur attirante de ses grands yeux noirs, et bientôt je compris que je l'aimais de toute la puissance qui est en moi, avec toutes les ardeurs de mon âme.

Ah ! l'amour, mon cher Lucien, l'amour est le premier et le meilleur des dons que Dieu ait fait à l'homme ! Mais si je besoin de te parler de ce que tu sais aussi bien et depuis plus longtemps que moi.

L'i. génieur saisit la main de l'artiste.

—Ainsi, dit-il, nous aimons tous les deux.

—Je n'ai plus cela à t'envier, fit Paul.

—Tu es aimé

—Oui.

—Et tu veux en faire ta femme ?

—Tu me connais assez pour ne pas en douter un seul instant !

—As-tu été agité par la famille ?

—Georgette est orpheline et sans famille.

—Comme Emilienne.

—Georgette est une enfant abandonnée, qu'une brave et honnête femme a recueillie et élevée ; cette femme est morte.

—Comme Marguerite Lormont. Ah ! mon cher Paul, nous pouvons nous donner la main ; nous sommes à peu près dans le même cas, et que de rapprochements à établir entre celles que nous aimons ! Toutes deux abandonnées, toutes deux sans fortune, toutes deux sans famille, sans nom....

Comme il y a dans la vie des choses dououreuses et qui se ressemblent ! Georgette et Emilienne n'ont jamais connu la douceur des caresses d'une mère ; par suite de quelles circonstances ont-elles eu l'une et l'autre la même destinée ?

Lucien avait prononcé ces paroles avec un accent de tristesse profonde.

—Ah ! reprit-il avec animation, comme je comprends bien que tu aimes Mlle Georgette ! Comme nous avons bien les mêmes sentiments, les mêmes idées ! Ah ! nous voyons autre chose qu'une dot, que la fortune, nous ! Comme moi, mon cher Paul, ton cœur t'a conduit, — irrésistiblement, tu l'as dit, — vers la beauté, la grâce sans doute, mais plus encore surtout vers une déshéritée. Nous avons compris l'un et l'autre que nous pouvions réparer une grosse injustice du sort. Va si nous avons les mêmes sentiments et les mêmes idées, c'est que nous avons la même façon d'envisager la vie.

—C'est vrai, Lucien.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie
LISEZ ! - - LISEZ !

NOUVEAUTES

Couvre-pieds et dessus d'oreillers en dentelles. Dessus d'oreillers en en guipure. Dessus de bureau en point appliqué. Draperies, brocards, chenille, etc.

RIDEAUX -- RIDEAUX

Rideaux en dentelle depuis 75c la paire. Rideaux en points appliqués depuis \$2.40 la paire. Rideaux en guipure depuis \$3.85 la paire. Nous avons toujours en main un assortiment considérable de rideaux, dentelles et nets pour rideaux. Portières, garnitures pour meubles, etc.

TAPIS DE TABLE - - -

TAPIS DE TABLE

TOILE -- TOILE

Notre département de toile est considérablement agrandi et nous promettons à notre nombreuse clientèle toutes les nouveautés dans cette ligne, que nous nous appliquons à rendre plus importante que jamais.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

Laprés & Lavergne
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
PASTEL, ETC, ETC,
TÉLÉPHONE 7283

Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. P.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros.

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

65 - RUE SAINT-LAURENT - 65

IMPORTATEUR

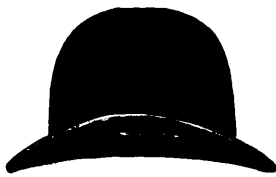
- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyens par jour pour la semaine finissant le 3 novembre 1894

37,216

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6 40 PAR AN - 6 MOIS, \$3 30

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMI GNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

PACIFIQUE CANADIEN

Changement d'heures commençant le 30 septembre 1894

De la gare rue Windsor :

Boston et Portland, \$9.00 a.m., \$8.20 p.m.
Toronto, Détroit, Chicago, \$8.25 a.m., \$9.00 p.m.

St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc. \$9.10 p.m.

Ottawa, Winnipeg et Vancouver, \$9.50 a.m.

Ste-Anne, Vaudreuil, etc. \$8.25 a.m., 5.15 p.m., 9.00 p.m.

Brockville, \$8.25 a.m.
St-Jean, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \$8.20 p.m., \$8.40 p.m.

Sherbrooke, 4.05 p.m., \$8.40 p.m.
Waterloo et St-Hyacinthe, 4.05 p.m.

Winchester, Perth, \$8.25 a.m., \$9.00 p.m.
Newport, \$9.00 a.m., 4.05 p.m., \$8.20 p.m.

Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., \$8.40 p.m.
Hudson, Rigaud et Pointe Fortune 5.15 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Winnipeg et Vancouver, \$9.45 a.m.
Québec, \$8.10 a.m., \$8.30 p.m. et \$10.30 p.m.

Joliette, St-Gabriel, 3 Rivières 5.15 p.m.
Ottawa, \$8.30 a.m., \$9.45 a.m., \$5.45 p.m.

St-Lin, St-Eustache et St-Agathe, 5.30 p.m.

St-Jérôme, 8.30 a.m., 5.30 p.m.
Ste-Rose et Ste-Thérèse-8.30 a.m., (a) 3 p.m. 5.30 p.m., 5.45 p.m. - Samedi 1.30 p.m. au lieu de 3.00 p.m.

*Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaines seulement tel qu'indiqué + Pas de connection avec Portland par le train quittant Montréal le samedi soir. \$Dimanches seulement. \$ Chars-palais et chars-dortoirs. (a) Excepté les samedis et dimanches. (b) Samedis seulement.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST JACQUES

Saint-Nicolas, journal illustré pour enfants et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chsl Delagrave, 16, rue Soufflot Paris, France

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les

POUDRES - ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6 513

"LUBY"

POUR LES CHEVEUX

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162 - RUE SAINT-JACQUES - 162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

LA FAMILLE
PARIS - 5, Rue de la Perle
ABONNEMENT - En An, 4 Francs

CHRONIQUES, ROMANS
ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.

COLLABORATEURS CÉLÈBRES

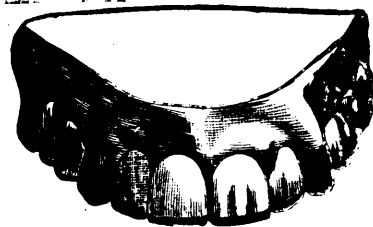
ŒUVRES INÉDITES

MODES - M^{me} Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI

Cinquante centimes pour Deux mois

Nouveaux procédés américains pour le bled de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, Rue SAINT-LAURENT, MONTREAL

The ARMSTRONG
The World's Encouraging Co.
711 St James St.
Montreal